N°2/3
février 2001
Numéro deux/trois

PLPL

Pour Lire Pas Lu

Le journal qui mord et fuit...

Prix : 10 F

Le Dossier de PLPL

Les misérables

La rentrée littéraire des patrons.

Désormais les patrons font des livres. Barons de presse ou de multinationale, ils nous accablent de leurs fadaises. Qui entendrait parler de la « philosophie humaniste » de Jean-Marie Messier ou des goûts musicaux de Bernard Arnault si ces deux-là ne possédaient plusieurs milliards d'euros ? Le matraquage médiatique est le droit de cuissage des possédants. Les journalistes sont leur enseigne lumineuse. Ils les font scintiller, ils les louent, ils les lèchent. Et se louent de les lécher. Ils vont gloussant, caquetant, plastronnant. Qu'un éditorialiste paresseux et nul signe un texte bâclé et niais au service de l'ordre capitaliste, et le branle-bas des médias salue le génie trop connu. Rodé depuis des décennies par Alain Duhaminc, ce système mafieux infeste l'air du temps d'une odeur plus fétide encore que le cigare d'un parvenu moustachu. Subirons-nous un siècle de plus le règne des prévaricateurs et de leurs ménestrels qui colonisent les antennes et les ondes pour nous endormir dans l'éther de la soumission permanente ?

• • • Lire pages 3 à 6

La grande récupération.

Désormais, les patrons raffolent de la contestation. Mais domestiquée par le « débat ». Quand Philippe Val « affronte » Messier, Vivendi triomphe. Tolérante et plurielle, douillette et rondouillarde, la « démocratie » patronale incinère les faux impertinents dans les feux du spectacle. Un révolté renégat dans un « débat » : le simulacre pluraliste renaît. La gauche domestiquée consent à contester là où le discours dominant l'attend. Les misérables se griment en dissidents. *PLPL*, tendrement, va leur briser les dents.

• • • Lire pages 6 à 8

La laisse d'or

La lutte est acharnée mais *PLPL* ne décerne la laisse d'or qu'au plus servile.

Hervé Bourges a cessé de diriger le CSA. Après six ans de règne sur cet organisme de « contrôle » ouaté et bien chauffé, Bourges va éprouver les rigueurs de l'hiver. Pour éviter que son cou prenne froid, *PLPL* lui offre un trophée très convoité : la Laisse d'Or.

Hervé l'a méritée. À l'égal de bon nombre de patrons des médias (Plenel, July) passés de la révolution à la vénération du capital, Bourges avait bien commencé. Il avait défendu les combattants algériens quand les socialistes français leur envoyaient du napalm et des tortionnaires. Et puis…

Et puis, Hervé a changé. Nommé PDG de la chaîne alors publique par son amie Michèle Cotta, il va préparer la privatisation de TF1 en lançant des émissions de propagande néolibérale et de racolage commercial (Ambition permettra à Tapie de vendre l'« entreprise », Stéphane Collaro animera des strip-teases dans Coco girls (sponsorisé par Orangina), Pour Bourges, c'était là « *réveiller les esprits avec des formules inédites, au grand dam des beaux esprits.* […] *Le téléspectateur votait avec sa télécommande, la télévision était passée sous le contrôle de l'opinion* » (*De mémoire d'éléphant*, Grasset, 2000, p. 396 et 403).

Le 15 avril 1987, quand TF1 est vendue à Bouygues, Hervé, réputé pour sa fatuité, organise une grande fête en l'honneur du nouveau patron. Sur des jets d'eau illuminés apparaissent les portraits de Bouygues et de… Bourges ; c'est le retour de Versailles. Devenu président de France 2, Hervé censure, « *pour des raisons confraternelles* », la diffusion d'une enquête de Pierre Carles sur la fausse interview de Castro par PPDA.

Enfin, Mitterrand nomme Hervé président du CSA. Il n'y fait pas grand chose jusqu'à ce jour récent où, toujours prêt à servir, il autorise l'absorption de Canal+ par Vivendi. Messier, encore émoustillé d'avoir mis la main sur le fichier de 4 500 000 abonnés de Canal+, aurait promis de régler, en personne, une partie du prix de la laisse de Bourges.

Pour relire pas relu

PLPL a relu *Verbatim* du plagiaire Jacques Attali. Ce livre, qui détourne à des fins lucratives des informations appartenant au domaine public, comportait d'autres singularités. *PLPL* les livre en exclusivité galactique.

Dans *Verbatim I* (Fayard, 1993), le conseiller spécial de Mitterrand écrivait :

7 juin 1981. « *Au Tchad, Hissène Habré progresse vers le Sud. François Mitterrand : "Habré n'est pas un ami de la France.* ***Je n'aime pas cet homme. Il est entre les mains des Américains. Mais nous devons le soutenir s'il gagne. Ce qui compte, c'est l'unité du Tchad. Sinon, toutes les frontières africaines voleront en éclats***. *Pour l'instant, nous soutenons le gouvernement légitime, celui de Goukouni.*" » (p. 34).

7 juin 1982 : « *Goukouni Oueddeï quitte N'Djamena pour Tripoli. Hissène Habré entre en vainqueur dans la capital tchadienne. François Mitterrand :* ***"Je n'aime pas cet homme. Il est entre les mains des Américains. Mais nous devons le soutenir parce qu'il incarne maintenant le pays dans son ensemble. Ce qui compte, c'est l'unité du Tchad. Si on ne la protège pas, c'est toutes les frontières de l'Afrique qui voleront en éclats."*** » (p. 247).

PLPL livre en exclusivité un extrait du tome VIII de *Verbatim* (à paraître aux éditions F. Mérogis)

7 juin 2001 : « *Je sors du bureau du juge les menottes au poignets. Quelques instants plus tard, je l'entends questionner mon ami Jean-Christophe sur ses relations avec un chef d'État africain. Jean-Christophe Mitterrand :* ***"Je n'aimais pas cet homme. Il était entre les mains des Américains. Mais nous devions le soutenir s'il gagnait. Ce qui comptait, c'est l'unité du Tchad. Sinon, toutes les frontières africaines auraient volé en éclats."*** » (p. 324)

« Ce qui fait débat »

Faut-il saigner Michel Field ?

Lors de l'émission « L'argent ne se cache plus » (France 3, 13.09.2000) l'ancien scout trotskiste devenu PDG de la Field Compagnie interrogea un collègue patron avec concupiscence et la bave aux lèvres : « *Alors, vous pesez combien ? puisque c'est désormais le terme adéquat pour parler aux gens en France…* »

Sommaire

- page 2 -
PLPL rééduque la presse : *Les Échos* contre les salariés
Pour lire délire : Robert Hue n'est plus
- page 3 à 6 -
Dossier : Les misérables (1). *La rentrée littéraire des patrons*
- page 6 à 8 -
Dossier : Les misérables (2). *La grande récupération*
- page 9 -
Courrier : *PLPL* achève *Le Monde*
- page 10 -
Jean Daniel lance un nouveau journal comique
- page 11 -
Document : La liberté [des patrons] de presse
Trop vu partout : Quand Mouchard ne ment pas
Nécrologie : *Charlie Hebdo* est mort
page 12 -
PLPL vous offre : Un petit cours d'histoire contemporaire : sept manières de traiter avec un grand patron de multinationales
Une épopée sardonique : Au lecteur…

Vu dans

Les Echos
Le Quotidien de l'Economie

Les Bourses mondiales ont perdu une année

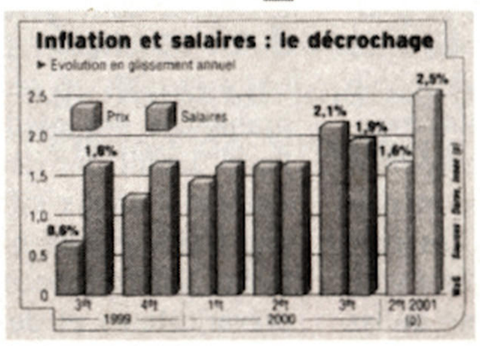
- *La chute du Nasdaq a entraîné les marchés d'actions vers le bas*
- *La résistance n'a pas manqué*

La déprime des places boursières internationales a été essentiellement provoquée par le krach des valeurs technologiques américaines. Près de la moitié de la capitalisation du Nasdaq est partie en fumée depuis son plus haut historique de mars 2000. Les investisseurs n'ont toujours pas trouvé une règle viable de valorisation de sociétés jeunes et pas ou peu rentables. La plupart des valeurs traditionnelles ont bien résisté à la correction du Nasdaq, mais pas suffisamment pour inverser la tendance. A la Bourse de Paris – qui a essuyé une petite correction de 0,5 % –, des bonnes surprises n'ont pas manqué même dans le segment de la haute technologie. Un exemple ? Thomson Multimedia : + 77,20 %. La baisse des marchés d'actions a fait le lit des marchés obligataires. Sur les marchés des changes, l'euro s'offre un beau rally de fin d'année. *Lire pages 22 et 23*

Pas vu dans

Les Echos
Le Quotidien de l'Economie

Les salariés français ont perdu vingt ans



- *L'augmentation des profits a fait reculer le pouvoir d'achat*
- *Les accords CFDT - MEDEF ont démobilisé les salariés*

De 1983 à 1997, la part des salaires dans le produit intérieur brut français est passée de 68,8 % à 59,9 %. Au moment de son arrivée au pouvoir, la gauche plurielle estimait qu'une part importante du chômage français avait trouvé sa source « *dans un partage de la valeur ajoutée trop défavorable aux salariés pour que les entreprises puissent bénéficier d'une croissance dynamique* » (Dominique Strauss-Kahn).

Or, depuis trois ans, l'inégal partage de la valeur ajoutée s'est aggravé. Pendant que M. Bernard Arnault, propriétaire de LVMH, gagnait 3 milliards de francs *par mois*, les salaires, eux, stagnaient.

Selon l'Insee, le pouvoir d'achat des salariés n'a en effet progressé que de 1,2 % en 1998 et de 1 % en 1999. L'année dernière, pour la première fois depuis 1995, il a même baissé en valeur réelle de 0,2 %. Le gouvernement de gauche s'obstine néanmoins à refuser toute revalorisation significative des minimas sociaux et du SMIC.

Pour lire délire

La mort de Bob

Le cœur du camarade Hue a cessé de battre. Mais le huïsme vit : il est immortel. Le secrétaire-général du Parti communiste français est décédé à la suite d'un accident de trottinette alors qu'il se rendait, avec Roger Hanin, à une *rave party* organisée place du Colonel-Fabien par le publicitaire Frédéric Beigbeder, l'animateur de Canal+ Ariel Wizman et le couturier Jean-Paul Gaultier. Les réactions sont innombrables.

Alain Madelin et Daniel Cohn-Bendit ont réclamé une minute de silence lors d'une cérémonie d'attribution des Trophées de la start-up européenne performante (TSUEP). Puis ils ont déclaré, bouleversés : « *Nul n'avait fait davantage que Bob pour réhabiliter l'entreprise capitaliste en France. Nous avions fait connaissance alors que Jean-Claude* [Gayssot] *dédicaçait des premières actions privatisées d'Air France. Bob va nous manquer.* »

Bernard-Henri Lévy : « *Il fut mon meilleur compagnon de route. Nous partagions une même aversion pour le communisme. Et, lors des élections européennes, comme l'a raconté l'*Huma hebdo, *j'avais d'ailleurs conseillé à mon ami de SOS Racisme : "Fodé, fais un Pacs avec Robert Hue"* [1]. *Il va me manquer.* »

Jean-Luc Lagardère : « *C'est une série noire pour le groupe Lagardère. Déjà je venais de perdre mon cheval préféré, Happy Business. Tous deux vont me manquer. Le décès de Robert pourrait remettre en cause le soutien que nous nous apprêtions à apporter à* L'Humanité. *Si ce journal redevenait cette espèce de brûlot créé par un pacifiste comme Jean-Jaurès, un industriel de l'armement comme moi n'y investirait pas un euro.* [2]»

Georges W. Bush : « *Nous étions d'accord sur l'essentiel, notamment les privatisations et le rock'n'roll. Il restait encore la question de la peine de mort pour nous distinguer. Mais je sentais que M. Hue, qui avait su il y a vingt ans dénoncer à la police des petits revendeurs de drogue, pourrait également évoluer sur les questions de sécurité.* »

Alain Duhamel : « *Je suis inconsolable. Robert Hue était le seul homme politique à lire mes éditoriaux de* Libération *crayon en main. Il lui est souvent arrivé de me citer dans ses rapports devant le Comité national de son parti* [3]. *Le combat des Titans l'a toujours passionné. D'ailleurs, la semaine dernière, il m'a appelé pour que nous commentions un sondage sur les images respectives de Bayrou et de Douste-Blazy.* »

Nicole Notat (qui dégustait des gnocchis confectionnés par son ami Ernest-Antoine S.) : « *Hue était comme moi, il ne comprenait rien aux luttes hargneuses des ouvriers contre les entreprises et le développement du e-profit. Plus d'une fois, il m'avait aidé à saborder des grèves ruineuses pour notre économie. Son communisme me convenait tout à fait.* »

Philippe Val : « *C'était avant tout un homme de débat. Il respectait ses adversaires au point d'en faire ses amis.* »

Jacques Attali : « *Ce n'est pas parce que je suis en prison que je suis à l'écart des grandes émotions collectives. Robert Hue était avant tout un homme de culture et un homme de goût : le 18 janvier 1999, je l'avais invité avec Jean Tibéri, Michel Drucker et Christine Ockrent à la générale de ma pièce* Jugement dernier [4]. *Ses applaudissements frénétiques au moment où le héros parvient à vendre des armes ruineuses à un pays africain qui meurt de faim m'avaient confirmé que j'avais du génie. Et qu'une telle idée, non plagiée, pourrait avoir des débouchés dans les affaires.* »

Liliane Marchais : « *Je ne veux pas avoir l'air de défendre la mémoire de mon mari, mais Robert Hue a prouvé qu'il était possible de saborder le Parti communiste encore plus vite que Georges ne l'avait fait. Il est vrai que, dans le cas de Robert Hue, ce fut volontaire.* »

1. Citation authentique (*L'Humanité hebdo*, 20.03.1999). Il s'agit de Fodé Sylla, ancien responsable de SOS Racisme, élu sur la liste du Parti communiste aux élections européennes.
2. Patrick Le Hyaric, nouveau directeur de *L'Humanité*, s'est effectivement déclaré « *très ouvert* » à l'entrée de TF1, de Canal + et de Lagardère dans le capital du quotidien communiste (*Libération*, 15.12.2000.)
3. Ce fut également le cas lors du 29e congrès du Parti communiste (*L'Humanité*, 21.05.1996.)
4. Cette information est relatée dans *Le Monde* (18.01.1999).

Abonnement à PLPL : 100 F pour 10 numéros

Abonnement de soutien à partir de 1 000 F.

Règlement à l'ordre de PLPL adressé à : PLPL, BP 2326, F-13213 Marseille CEDEX 02

Courrier électronique <redaction@plpl.org>

Site Internet <www.plpl.org>

Les abonnés qui souhaitent diffuser PLPL peuvent commander les numéros au prix de 50 francs les 10 exemplaires (port compris).

À défaut de protestation de leur part :
- **direction de la publication : Carles**
- **direction artistique : Panta**
- **direction de la CRE : Rimbert & Halimi**
- **direction de la propagande : Discepolo**

Les dessins de la page 12 sont de Lefred-Thouron

N° de commission paritaire en cours

Bulletin d'abonnement à PLPL

Nom

Adresse

Email

❒ **Abonnement à compter du n° :**
❒ **Commande de 10 exemplaires supplémentaires des n° :**

❒ **Abonnement de soutien**

Le Dossier de PLPL

Les misérables

(1) La rentrée littéraire des patrons

La rentrée littéraire fut à l'image de l'année économique : tout pour les riches et leurs propagandistes. Se répondant de manière presque parfaite, trois comportements ont donné le ton : l'impudence chamarrée du milliardaire Bernard Arnault (publié par Plon) ; l'omniprésence du milliardaire Jean-Marie Messier (publié par Hachette) ; la connivence débridée de Jean-Marie Colombani, patron du *Monde*, et de son conseiller milliardaire Alain Minc (tous deux publiés, au même moment, par Grasset).

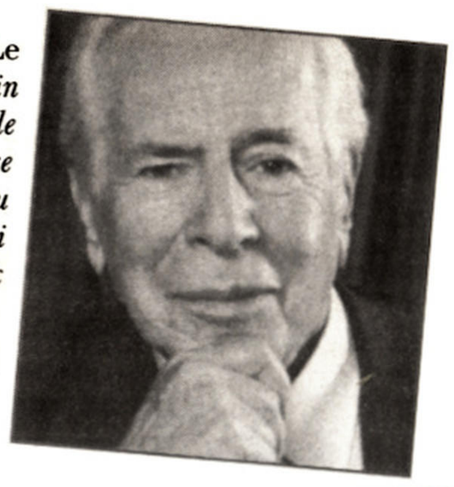
Commençons par Bernard Arnault. Le patron de LVMH (Dior, Vuitton, Guerlain, etc.) et deuxième fortune de France (89 milliards de francs, dont 74 « gagnés » ces deux dernières années) a convié un journaliste de (bonne) compagnie à lui demander : « *Êtes-vous d'un naturel dépensier ? Avez-vous par exemple plusieurs maisons, un château ?* » Patiemment, Arnault a expliqué : « *Je ne suis ni dépensier, ni pingre. Quant aux maisons, je crois qu'il ne faut pas en avoir trop. Il faut avoir le temps d'y aller.* [1] »

Au moment où Arnault enseignait ce principe de frugalité élémentaire – ne pas avoir « trop » de maisons –, deux autres gloseurs opulents, Jean-Marie Messier et Alain Minc, encombraient les rayonnages et enfumaient les médias de leur remugles éditoriaux.

Dans ses carnets tout juste publiés par Grasset, le directeur du *Nouvel Observateur* a expliqué comment opère en France le système de renvois d'ascenseur au service de la sous-pensée de marché. Le 13 octobre 1999, le téléphone de Jean Daniel sonne. « *Jean-Marie Colombani me demande "comme un service"*

Jean Daniel : « Jean-Marie Colombani me demande "comme un service" de rendre compte dans *Le Monde*, du livre d'Alain Minc »

de rendre compte, dans Le Monde, *du livre d'Alain Minc. Je n'ai pas donné de réponse. D'abord parce que le directeur du* Monde *n'a pas été poli ces derniers temps avec moi...* [2] »



La mémoire défaillante du vieillard lui revint. Colombani (alias Raminagrobis [3]), dont le manque d'imagination rivalise avec l'obséquiosité, lui avait un jour susurré : « *Je vous confesse que, sans la lecture de vos écrits, l'idée ne me serait pas venue de faire du journalisme.* [4] » Un mois plus tard, le 14 novembre 1999, le téléphone de Daniel sonne à nouveau : « ***Jean-Marie Colombani me demande encore de parler du livre de Minc.*** » Cette fois, Jean Daniel, dorloté par le souvenir de la flatterie raminagrobique, s'exécuta.

L'heure sonna de rendre la politesse à Jean Daniel. Raminagrobis siffla son palefrenier. Une moustache vibra. Deux petits yeux de fouine se plissèrent. C'était Edwy Plenel. Le directeur de la rédaction du *Monde* démarcha frénétiquement le dernier livre de Jean Daniel dans son émission de télé-achat de LCI (« Le Monde des idées », LCI, 10.12.2000). Edwy fit ensuite publier un compte rendu, naturellement enthousiaste, de l'ouvrage du directeur du *Nouvel Observateur* dans *Le Monde* (22.12.2000). Dans ce même numéro, une éditorialiste du *Nouvel Observateur*, Françoise Giroud, faisait la critique, naturellement enthousiaste, du livre (naturellement falot) d'un journaliste du *Monde*, Daniel Schneidermann. Ces affaires réglées, le grand journal de référence s'indigna des partages de pots-de-vin entre RPR et PS...

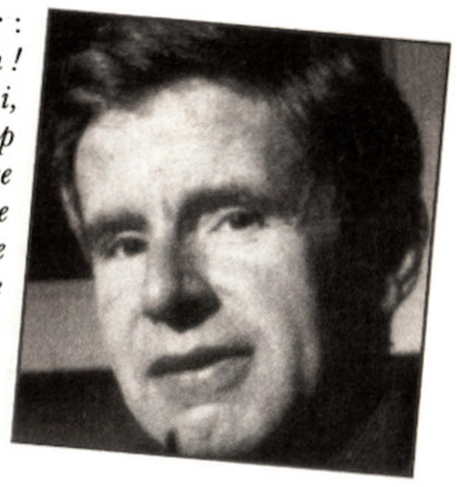
Alain Minc n'attend jamais longtemps avant de récidiver dans la jacasserie éditée. En octobre dernier, donc, le président du conseil de surveillance du *Monde*, désormais surnommé « le nabot malfaisant » (une expression empruntée à Karl Marx), prétend

Alain Minc : « Les gens qui sont au chomâge depuis plus de deux ans FABRIQUENT avec leurs familles et leur environnement les 5 ou 6 millions d'exclus qui sont la honte de la société française. »

avoir écrit « *Le Capital, tome II* ». Ce nouveau livre de Minc constitue surtout un pot-pourri des niaiseries dont l'auteur, également PDG de A. M. Conseils, abreuve les patrons de l'ex- « nouvelle économie ». Raminagrobis-Colombani est une fois de plus préposé au service de presse. Mais le directeur du *Monde* ne se contente plus d'exiger de ses confrères des odes éblouies célébrant les incontinences « littéraires » de Minc. Non, Colombani a le toupet d'inviter Minc à France Culture dans une émission de ragots hebdomadaire, « La rumeur du monde », offerte l'année dernière aux chefs du *Monde* par Laure Adler. Selon une étude consultée par *PLPL*, cette production provoquerait l'accablement des auditeurs que la station a conservés malgré les monde-anités arrivistes de sa directrice. Le 25 novembre 2000, France Culture faisait écouter sa déférence.

Colombani : *Nous sommes aujourd'hui avec Alain Minc, avec qui nous allons parler du nouvel âge du capitalisme. Il vient d'écrire un livre qui est un succès de librairie, qui s'appelle* [...] *et qui justement pénètre un petit peu au cœur de la machine, de ses mécanismes et de, au fond, de ce qui nous attend probablement parce que nous vivons dans l'idée que, au fond, l'Europe est toujours avec un temps de retard par rapport aux États-Unis. Il y a deux choses fortes, au fond, dans le livre d'Alain Minc... Et je vais inciter tout de suite Alexandre, Alexandre Adler évidemment, à engager le fer avec Alain Minc. Alexandre ?*

Alexandre Adler : *Oh, engager le fer, non ! Parce que, en fait, moi, ce que j'ai beaucoup admiré dans l'analyse d'Alain Minc, ce que j'ai trouvé remarquable dès le départ, il montre au fond que il s'agit de la combinaison d'éléments aléatoires ou un peu indépendants les uns des autres.*



Avec cette bouillie de mots mal mâchés par des mondains arnachés, France Culture venait – « au fond » – de toucher le plancher de la culture. Restait, pour la radio de Laure Adler, à pulvériser ses concurrents sur le front de la canaillerie patronale, à faire encore plus vil que Jean-Marc Sylvestre ou Jean-Pierre Pernaut. Chauffé à blanc par son attaché de presse (Colombani), Alain Minc s'y employa. Du haut de sa dizaine de millions de francs de revenus annuels

1. Bernard Arnault, *La passion créatrice*, Plon, 2000, p. 134.
2. Jean Daniel, *Soleil d'hiver : Carnets 1998-2000*, Grasset, p.190.
3. Colombani a été affublé de ce surnom– emprunté à un personnage de Rabelais puis de La Fontaine – par une journaliste du *Monde des Livres*, en avril 1998. Au figuré, Raminagrobis désigne un individu à la fois hypocrite et prétentieux (lire *PLPL* n°1). Immédiatement adopté par l'ensemble de la rédaction, puis par la fabrication, ce surnom s'est ensuite propagé dans les salons parisiens où il est désormais aussi célèbre que les pitreries de son support. Fou de rage, Raminagrobis aurait lancé son limier Edwy sur la piste de la journaliste irrévérencieuse.
4. Jean Daniel, *op. cit.*, p. 235.

« Nos maîtres penseurs »

Ce cliché pédagogique de *Paris-Match* (07.12.2000) représente trois de « *nos maîtres penseurs* » réunis au Fouquet's, « *abreuvoir suprême des vaches sacrées parisiennes* ».

Les misérables

gagnés en partie grâce à François Pinault (dont Minc est le conseiller [5]) et à l'argent du Crédit Lyonnais, le président du conseil de surveillance du *Monde* toisa les chômeurs et les pauvres avec dégoût, les qualifiant de « *sous-société* ». Puis il insulta ceux qui, pour lui, ne représentaient que des bras à peine bon à le servir : « *Les gens qui sont au chômage depuis plus de deux ans* ***fabriquent*** *avec leurs familles et leur environnement ces 5 ou 6 millions d'exclus qui sont la honte de la société française.* » S'avisant de l'étendue de sa vilenie, Minc, qui

christine ockrent : « cette frilosité des grands patrons à s'exprimer sur des sujets d'intérêt général constitue une vraie carence de la démocratie »

n'a que 51 ans, ajouta néanmoins comme pour s'excuser : « *On finit par être obsessionnel en vieillissant.* »

Cette obsession sénile, une amie de Colombani, Christine Ockrent, en avait déjà offert un aperçu il y a deux ans. Entre deux « ménages » (« animations » très lucratives de colloques ou « débats » organisés par des grosses entreprises), elle avait, dans un livre titré *Les Grands patrons* (Plon), recueilli les « témoignages » de roi de l'exploitation, et gémi : « *Les patrons en France ont mauvaise presse. On les entend à peine dans le débat public. Cette frilosité des grands patrons à s'exprimer sur des sujets d'intérêt général constitue une vraie carence de la démocratie. Ainsi s'expliquent la diabolisation et la complaisance pour une culture de conflit plutôt que de compromis. À chaque péripétie sociale, on le vérifie, on s'en lamente et rien ne change à cette forme d'infirmité que ne partagent pas nos voisins européens* [6]. »

En 2000, avec la « gauche » au pouvoir, avec Messier et Arnault publiés presque au même moment, l'« infirmité » est guérie. Dans la lignée de Christine Ockrent, une nuée de journalistes piaffait à l'idée de dactylographier les réflexions toujours profondes de leurs amis les patrons. Les plumes les plus accomplies (Attali, Pivot, BHL, etc.) décrocheraient même la « Laisse d'or » de *PLPL* (lire *PLPL*, n° zéro et n° 1.) Mais pas Yves Messarovitch, dont l'invraisemblable veulerie éveilla chez le jury de la « Laisse d'or » des soupçons de tricherie et le fit classer hors-concours. Directeur des rédactions du groupe Expansion (Vivendi), directeur de LCFi, la chaîne financière de Bouygues, ce journaliste a déjà servi de faire-valoir « littéraire » à François Michelin, un des grands saigneurs de la guerre antisyndicale. Messarovitch brûlait donc d'« interroger » Bernard Arnault, qui avait détalé de France à l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981. Arnault nous était revenu en 1984, rassuré par le nouveau premier ministre. Car, ainsi qu'il l'explique : « *Laurent Fabius est arrivé et les choses ont repris un cours normal.* [7] »

Quelles questions un journaliste comme Messarovitch pose-t-il à un héritier des fuyards de Varennes et des émigrés de Coblence ? Plutôt que d'interpeller Arnault sur l'indécence de son enrichissement *mensuel* de 3 milliards de francs depuis deux ans – ce qui correspond à 64 années de salaire de smicard « gagnées » *chaque heure* [8] –, plutôt que de lui demander si sa fortune, acquise grâce au gouvernement de Jospin-Voynet-Gayssot, ne l'encourage pas à adhérer sur-le-champ au Parti socialiste, aux Verts ou au PCF, Messarovitch ronronne en compagnie du propriétaire du quotidien *La Tribune* :

Messarovitch : *Que pensez-vous du Medef et plus précisément de la manière dont son président Ernest-Antoine Seillière alimente le débat public ?*

Bernard Arnault : *Ernest-Antoine Seillière est excellent. Depuis qu'il est arrivé au Medef, beaucoup de choses ont changé. Il y a un signe qui ne trompe pas. Ma femme est musicienne et ne s'intéresse absolument pas aux affaires. Le seul homme d'affaires qu'elle regarde à la télé, c'est lui parce qu'elle le trouve véritablement charismatique.* (p. 45-46)

Messarovitch : *Vous incarnez mieux que personne la réussite et l'esprit de conquête. Vous avez aussi la réputation d'être un homme parfois très pressé, voire impatient. Est-ce exact ?*

Bernard Arnault : *C'est exactement ce que me dit ma femme quand je joue du piano, elle trouve toujours mes* tempi *trop rapides.* (p. 17)

Souvent, les questions du valet sont plus pétillantes encore que les réponses du maître. Exemples :

– *Vous arrive-t-il de vous échapper avec votre épouse pour partir quelques jours loin de LVMH ?* (p. 114)

– *On vous connaît une passion pour la musique, mais votre goût pour la peinture est moins connu. Quel est le type de peinture qui a vos préférences ?* (p. 116)

– *Il vous est arrivé de monter sur scène avec votre épouse pour des récitals. Avez-vous ressenti plus de trac que lors du lancement d'une OPA ?* (p. 119)

– *Combien de temps consacrez-vous au piano ? Arrivez-vous à jouer tous les jours ?* (p. 119)

– *Un autre aspect méconnu de votre personnalité, c'est l'entrepreneur-mécène. Pourquoi le mécénat ?*

– *Vous êtes proche de Pascal, mais vous êtes aussi très cartésien. Quelle part accordez-vous à l'irrationnel dans vos centres d'intérêt ? La parapsychologie en fait-elle par exemple partie ?* (p. 130)

– *Aviez-vous, enfant, des héros qui vous faisaient rêver ? Tintin, Superman ?* (p. 135)

Les lecteurs de *PLPL* trépignent naturellement de connaître quelques-unes des réponses de Monsieur 64 salaires *annuels* de smicard *par heure*, qu'il dorme ou qu'il digère. Un échange suffira.

– *Quand vous n'êtes ni chef d'entreprise ni mécène, avez-vous encore le temps de faire du sport ?*

– *Je me suis beaucoup amusé cet été, au tennis, quand j'ai été invité à un match dans lequel, en double, j'étais face à John McEnroe, associé à Jean-Luc Lagardère, et où j'avais moi-même comme partenaire Guillermo Vilas (p. 127).*

La démonstration de servilité de Messarovitch, qu'aurait jugé indécente n'importe quel journaliste stalinien de la *Pravda* dans les années 1930, n'a soulevé aucune objection des champions français de la déontologie et de l'éthique intellectuelle. Un combat plus urgent les

jean-claude casanova : « je suis attristé qu'il y ait des collèges Aragon et des collèges Éluard. J'attends qu'on les débaptise »

mobilisait. Le dimanche 24 décembre 2000, sur France Culture, Philippe Meyer, Max Gallo, Stéphane Courtois, Jean-Claude Casanova et Éric Dupin instruisaient, courageusement, pour la millième fois, le procès des intellectuels communistes qui avaient célébré Staline. Évoquant un texte d'Éluard, poète de la Résistance, Philippe Meyer, qui écrit pourtant chaque semaine sans broncher dans *Le Point* avec Claude Imbert et BHL, parla de « *phrases pitoyables* ». Et Jean-Claude Casanova, ancien conseiller de Raymond Barre et collaborateur régulier au *Figaro*, s'indigna : « *Je suis attristé qu'il y ait des collèges Aragon et des collèges Éluard. J'attends qu'on les débaptise.* [9] » Le jour où il y aura des collèges Claude Imbert, Casanova y sera surveillant-général.

Christine Ockrent, on l'a vu, déplorait la « *frilosité des grands patrons à s'exprimer sur des sujets d'intérêt général* [qui] *constitue une vraie carence de la démocratie.* » Arnault offre donc sa définition de ladite démocratie : « *Faire du partage une philosophie poussée à l'extrême ne me paraît pas adapté à ce qui se passe aujourd'hui. On doit récompenser les efforts et les réussites, car ils profitent à tous* [sic] *et, sans eux, il n'y a pas de richesses à partager. Il faut concevoir que si nous vivons aujourd'hui dans un monde de liberté* [sic], *cela est dû d'abord à l'économie libérale qui a servi de soutien à nos démocraties.* [...] *Il faut donc baisser fortement les impôts pour être plus compétitifs.* »

Le Monde n'a pas tardé à emboîter le pas à Alain Minc et à Bernard Arnault. Dans son édition du 28 novembre 2000, ce bulletin des marchés consacrait donc une pleine page au sujet suivant : « *Les patrons français critiquent l'incapacité de l'État à se réformer : coût des 35 heures, laxisme de la gestion budgétaire, absence de réforme fiscale.* » Le jour où le quotidien mondain préféré de BHL, de Sollers, de Minc et de Balladur publiera une pleine page titrée « Les salariés français critiquent la veulerie de la presse écrite vespérale : lèche aux patrons, "unes" racoleuses, faux-scoops, promotion mafieuse des livres écrits par les journalistes-maison », *PLPL* passera semestriel...

On s'en voudrait d'oublier Jean-Marie Messier qui, avant de se faire sacrer roi de Vivendi-Universal dans la Cour carrée du Louvre – réquisitionnée par lui à cet effet et interdite au public pendant plus de deux mois –, occupa toutes les antennes, y compris celles qui ne lui appartenaient pas encore (France Inter, *Charlie Hebdo*, Europe 1, etc.)

C'est cependant sur France 2, le 16 décembre 2000, que Messier allait trouver son admirateur le plus branché en la personne du royaliste Thierry Ardisson [lire encadré page suivante].

Dans son édition du 30 septembre 2000, *Le Monde* s'était offusqué fort légitimement du « *plan médias exceptionnel* » de Claude Allègre et de Laurent Mouchard-Joffrin, co-auteurs d'un ouvrage sur l'éducation célébré en « une » comme « *le livre de la rentrée* » par *Le Nouvel Observateur*, dont Mouchard dirige la rédaction... Mais tout cela n'était encore que broutilles à côté d'un autre « plan médias » dont curieusement *Le Monde* ne parla pas...

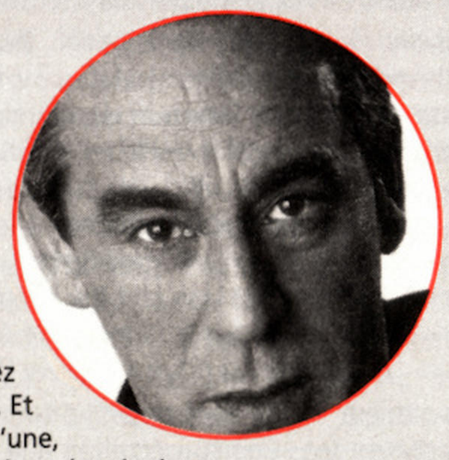
Il s'agit en effet de celui du directeur du *Monde*, Raminagrobis (alias Jean-Marie Colombani) lui-même. Le 10 décembre, on l'a vu, Edwy Plenel, passé de la LCR à la LCI, y animait son émission de télé-achat au service de Jean Daniel. Au passage, Edwy s'était fait un devoir de citer avec empressement le titre du livre de son patron Colombani. Mais, depuis peu, le patron du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel, est également devenu directeur général du *Monde des débats*, que *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde* viennent de racheter pour essayer de le sauver du naufrage financier (lire, dans ce numéro, « Jean Daniel lance un nouveau journal comique », p. 11). Edwy Ier, Roi du télé-achat, faisait donc coup double sur LCI : coup de pub pour le bouquin de son maître Raminagrobis, coup de promo pour son nouveau compère en affaires. Pensant aux journalistes comme

---

5. Sur les manigances de Minc avec Pinault, sur les liens du *Monde* et des grands capitalistes, lire le dossier de *PLPL* n°1.
6. Christine Ockrent, *Les Grands patrons*, Plon, 1998, p. 8.
7. Bernard Arnault, *op. cit.*, p. 54.
8. *Capital*, décembre 2000.
9. Casanova, Meyer et Dupin (journaliste à *Libération*) n'ont jamais digéré cette réflexion d'Aragon : « *Il paraîtrait que les journalistes sont des termites qui nichent dans l'oreille de la renommée, ou bien, selon d'autres auteurs, il seraient des annelés du genre* vers du nez, *ne se nourrissant que de moutarde et de défécations, mais d'une susceptibilité telle qu'ils ne peuvent s'entendre traiter de salauds sans trépigner et grincer des dents.* » (*Traité du style*, 1928)

Les « questions » d'Ardisson

(France 2 - 16/12/2000)



Ardisson : Vous avez eu deux idées géniales pour ce bouquin. La première, c'est le titre, [...] c'est évidemment de reprendre l'expression des Guignols. Très bonne idée. Et puis vous dévoilez votre salaire. Alors ça alors c'est tellement rare en France des patrons qui dévoilent leur salaire. Vous gagnez combien ?

Jean-Marie Messier : L'an dernier j'ai gagné 20 millions de francs brut, c'est à dire 7 millions de francs net. [...]

Ardisson : Moi j'ai juste une question à vous poser sur le look. Vous êtes un homme organisé, vous préparez bien les trucs, vous êtes tenace, pourquoi vous vous coiffez comme moi en gros. C'est-à-dire : pourquoi avoir la raie sur le côté, pourquoi ne pas avoir une coiffure un peu plus moderne ?

Jean-Marie Messier : Vous me préféreriez en brosse ?

Ardisson : Non mais je vous pose la question. Vous y avez pensé, à ça ? [...]

Ardisson : Votre grande idée, vous avez eu une grande idée quand même, et c'est ce qui fait notamment votre force, c'est le parler vrai. C'est-à-dire que finalement, à la différence des hommes politiques et de certains animateurs de télévision, vous vous imposez un devoir de transparence, et vous dites les choses : quand on vous pose une question, vous y répondez. [...]

Ardisson : Alors vous êtes un grand patron mais en même temps [...] vous avez un côté social qui vient sans doute de votre éducation catholique. Catholicisme social, tout le monde connait. [...]

Ardisson : Alors Jean-Marie Messier on peut dire aussi que vous êtes resté très simple. Par exemple, vous faites du RTT, de la récupération du temps de travail, c'est-à-dire qu'une fois par semaine, le mercredi, vous allez voir vos enfants. Chez vous, je sais, il n'y a pas de tableaux, il n'y a pas de meubles anciens. Vous dites : « Je ne suis pas jet-set ». Vous n'avez pas une limousine avec les vitres fumées et des assistants qui vous allument vos cigarettes par exemple ? [...]

Ardisson : Alors, Jean-Marie Messier, vous n'avez pas non plus beaucoup d'épouses. Vous n'en avez qu'une. Non, parce qu'avec le pognon que vous avez, vous pourriez en avoir plusieurs. Et vous n'en avez qu'une, voilà. Et c'est la même depuis vingt ans en plus. Et elle est prof de physique dans un lycée, donc vraiment c'est...voyez... bon... vous êtes simple, finalement. C'est la fille d'un général en plus. Pour élever les enfants, c'est pas idiot. [...]

Ardisson : J'essaie de vous critiquer, mais j'avoue que c'est très compliqué. Dans le prologue de votre livre, en plus, vous vous critiquez vous-mêmes. Vous savez, vous êtes très malin. Vous dites dans le prologue du livre : « Jean-Marie, tu en fais trop ». Donc comme ça après c'est difficile de vous dire : « Jean-Marie, tu en fais trop » parce que vous l'avez dit dans le prologue du livre.

Jean-Marie Messier : Ça c'est ce que j'entends tous les jours.

Ardisson : Vous êtes d'une habileté redoutable ! Bon, vous en faites trop dans les médias, moi je ne trouve pas. Enfin, vous vendez votre livre comme tout écrivain [sic]. Pas plus que Frédéric Beigbeder en tout cas. Vous êtes grisé par cette notoriété un peu soudaine ?

• • •

C'est sans doute un entretien de ce type qui a conduit Laurent Mouchard-Joffrin à avouer son admiration pour Ardisson [1]. (Lire, dans ce numéro, « Quand Mouchard ne ment pas », p. 9.)

1. *Le Nouvel Observateur*, 26.10.2000. La santé de Mouchard susciterait les plus vives inquiétudes. Il ne cesserait d'arpenter les couloirs du *Nouvel Observateur* en sifflotant des chansons de Serge Lama. Coiffé d'un bicorne, l'air sombre et la main glissée sous son gilet, il proposerait aux employés du journal des dédicaces de son nouveau livre consacré aux *Batailles de Napoléon* (Seuil). Par crainte ou par charité – peut-être les deux – beaucoup n'osent pas refuser.

Plenel, Jean Daniel avait écrit dans *Le Nouvel Observateur* du 14 octobre 1999 : « *Le dernier reproche à la mode concerne la connivence. Il y aurait, dans la société des journalistes, une inclination à vivre en état de symbiose et de parasitisme avec les hommes de pouvoir. Une intimité aussi suspecte les conduirait à faire silence sur les crimes et délits de leurs complices en convivialité mondaine. Après tout, c'est très possible. Cela a eu lieu dans le passé. Cela arrive aujourd'hui.* » On ne cache décidément rien à Jean Daniel.

Mais le « plan médias » de Raminagrobis alla très au-delà de la « convivialité mondaine » habituelle entre les lèvres moustachues d'Edwy Plenel et le crâne chenu de Jean Daniel. *Le Point* (hebdo de François Pinault dont Minc, président du conseil de surveillance du *Monde*, est le principal conseiller) consacra un dossier de quatre pages au livre de Colombani. Dans ce dossier figurait une « critique » d'Alain Duhamel.

Comme le savent déjà les lecteurs de *PLPL*, Duhamel et Colombani appartiennent à une petite coterie de trois membres, le club de Torcello, qui ont souvent passé leurs vacances ensemble à Venise pour y manigancer – dans le luxe mais sans succès... – des « coups » journalistiques (sondages manipulés en faveur de Balladur, concert d'éditoriaux orchestrés en faveur du plan corse de Jospin, tentative de lancer les produits de marketing Cohn-Bendit et Bayrou). Duhamel aima le bouquin de Colombani : « *Un plaidoyer incandescent* [...] *un plaidoyer vibrant, personnel, souvent convaincant, jamais terne, comme il en faudrait beaucoup pour réveiller le débat politique.* [10] » Quelques semaines plus tard, la malheureuse Julia Kristeva renchérissait, mais sur les ondes de France Culture décidément martyrisées par la connivence mondaine : « *Bonjour, Pierre Assouline, je voudrais vous parler aujourd'hui d'un livre que j'ai reçu comme un courant d'air frais dans le paysage politique français, et qui manie une écriture agréable à des idées audacieuses... Je pense que dans le contexte actuel du troisième millénaire que Jean-Marie Colombani décrit si bien la voix de la France est celle de la complexité des Lumières, bien plus que celle de tel ou tel courant révolutionnaire* » (06.12.2000). Trois jours plus tôt, Christine Ockrent n'avait pas oublié non plus d'inviter Colombani à vendre son livre et à en « débattre » avec Raymond Barre...

Toutefois, pour colporter une camelote de pensée laborieusement plagiée dans les rebuts de copies de Sciences Po (section UDF), rien de tel que son propre quotidien. Dès l'édition du 16 novembre 2000, un article citait avec empressement le titre du bouquin du patron (*PLPL* n'en fera rien). Huit jours plus tard, rebelotte. *Le Monde* offrait sa « une » à Chevènement pour faire la promo du livre de Raminagrobis tout en affectant de le démolir (*Le Monde*, 24.11.2000).

Et ce n'était pas tout. Dans le supplément « Livres » du quotidien vespéral, c'est M. Flagorneur-en-chef, c'est-à-dire Jorge Semprun, qui rédigea la « critique » de l'essai de Colombani. Selon les informations de *PLPL*, une journaliste du *Monde des Livres* prit peur en lisant cet article. L'imprudence commise était en effet de taille : dans le quotidien de Colombani, Semprun faisait l'éloge d'un « livre » de Colombani dans lequel Colombani... faisait l'éloge de Semprun. « *Heureusement*, expliquait cette journaliste, *que personne ne lit jamais les ouvrages de Ramina !* » *PLPL* peut en effet le révéler, Colombani avait écrit page 22 : « *Aujourd'hui encore, nous tirons une juste gloire des Kundera, Semprun, Maalouf, Senghor, Biancotti, Ben Jelloun, venus irriguer notre culture.* »

Et l'irrigueur de culture fertilisa donc les pages du *Monde* de ses coups de langue frénétiques : « *Ce que j'ai lu de plus pertinent, de plus percutant, sur le sujet... Les idées les plus novatrices, les plus justes et ajustées à la réalité... Jean-Marie Colombani nous donne des pistes, ouvre des perspectives... livre tonique et courageux... appréciable, par sa passion démocratique, si fidèle aux racines corses et aux exigences de l'universalisme citoyen.* » Toutefois, Grasset (l'éditeur de Raminagrobis, de Minc, de BHL, etc.) était médiocrement satisfait. La démesure des compliments adressés par Semprun à tous ceux qui disposent de quelque pouvoir de saluer un jour les romans de Semprun est à ce point notoire qu'on lui a donné le nom de « Loi de Semprun » (LDS) : « Tout livre chroniqué favorablement par Jorge Semprun est frappé d'une nullité rédhibitoire. »

Les grumeaux de mots fayots mal fagotés pour Colombani garantissaient donc que l'ouvrage de Raminagrobis serait médiocre ou plagié. *PLPL* a enquêté sur cette Loi de Semprun.

Semprun n'a pas la langue dans sa poche

Il y a deux ans, dans *Le Journal du Dimanche* (20.09.1998), Jorge Semprun consacrait l'intégralité de sa chronique hebdomadaire à un livre d'Alain Minc. Contrairement au cas Colombani évoqué plus haut, le ton était cette fois proche de l'extase : « *Minc analyse avec brio, d'une écriture à la fois brillante et pondérée, dense, les problèmes que pose la montée en puissance de la fonction judiciaire dans nos sociétés.* [...] *Cette réflexion se déploie et s'argumente dans un chapitre qui me paraît particulièrement remarquable.* [...] *Par la rigueur de ses analyses, la richesse d'une information parfaitement maîtrisée et l'audace réfléchie de ses propositions,* [titre du livre que *PLPL* ne citera pas] *constitue un apport indispensable, incontournable, d'Alain Minc au débat en cours sur le rôle de la justice dans une démocratie moderne et sur la réforme des institutions du troisième pouvoir.* »

Moins d'un mois plus tard, dans le *Journal du Dimanche* du 11 octobre 1998, Jorge Semprun saluait l'œuvre du patron du *Nouvel Observateur*. Il évoquait « *la densité, la richesse touffue ou concise des carnets de Jean Daniel... le directeur de l'hebdomadaire le plus intéressant, le plus accompli (sur le long terme, cette évidence est aveuglante) de la presse française. Cet éloge du* Nouvel Obs *est, de ma part, parfaitement objectif... Cet hebdo est le meilleur et la part de Jean Daniel dans cette réussite est décisive... Tout compte fait, la meilleure façon de le lire c'est de se laisser porter, emporter, par le flux des pensées, des descriptions, des maximes – un moraliste sommeille ici* ».

LOI DE SEMPRUN (LDS) : *tout livre chroniqué favorablement par Jorge Semprun est frappé d'une nullité rédhibitoire.*

Le 10 janvier 1999, le *Journal du dimanche* publiait un article enthousiaste de Jorge Semprun sur le livre d'Alain Duhamel : « *Le livre qu'il faut au moment opportun. Un livre clair, précis, riche en analyses historiques et politiques, malgré sa simplicité fortement synthétique. Un livre didactique, une efficace pédagogie... Pas de complaisance. Ça frappe sec au point sensible, d'entrée de jeu... diagnostic impitoyable... introduction percutante... brio... On aura compris, j'imagine, que je tiens* [Titre du bouquin de Duhamel que *PLPL* ne citera pas] *pour un livre à lire absolument au moment de l'inauguration bienheureuse de l'euro, monnaie européenne, rêve* [sic] *réalisé des pères fondateurs.* »

Chaque lecteur de *PLPL* a déjà compris que, quatre mois plus tard, Semprun ne pouvait qu'adorer le petit paquet de mots besogneux et teigneux de Schnei-

10. *Le Point*, 10.11.2000. Les lecteurs de *PLPL* sont prévenus : comme à chaque mois de janvier des années impaires, et depuis 1983, Alain Duhamel sort un bouquin. Il est encore plus nul que le précédent mais, comme il célèbre Balladur, Cohn-Bendit et Jospin, *Le Monde* lui a déjà consacré la place qu'il ne méritait pas.

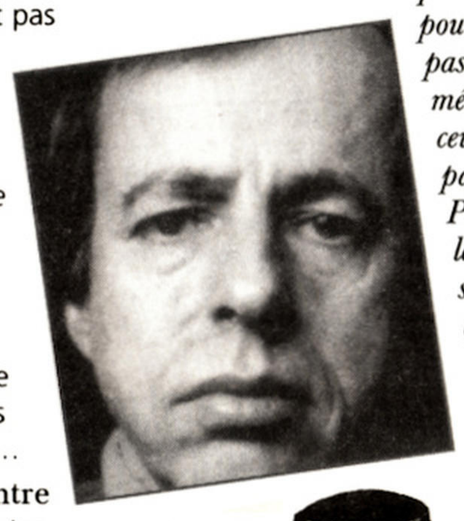
dermann, dans lequel « *l'ancien chroniqueur du* Monde [11] » encensait le « *talent* » de Duhamel, Minc et BHL *(lire PLPL numéro zéro)*. Semprun consacra même la totalité de sa rubrique hebdomadaire du *Journal du dimanche* (23.05.1999) à [titre du livre de Schneidermann que *PLPL* ne citera pas]. Après s'être très longuement cité, Semprun enchaînait : « *Daniel Schneidermann, quant à lui, en arrive à une formulation comparable, dans son essai dont je dirai d'emblée que c'est un travail remarquable, par la rigueur des analyses et l'objectivité de l'écriture… Car ce n'est pas seulement une analyse décapante de la théorie et de la pratique de l'homme de pouvoir. C'est également, par touches successives, par approches convergentes, un véritable petit traité sur le métier de journaliste… un petit livre remarquable et qui vient à point, de surcroît. Un livre nécessaire au moment qu'il faut. Souhaitons-lui autant de lecteurs qu'à la bourdieuserie de Serge Halimi, par exemple.* » Hélas, en dépit d'un tapage médiatique et publicitaire à pulvériser les tympans, le livre de Schneidermann se vendit aussi mal que le bouquin de Minc sur la justice, les gros carnets de Daniel sur Daniel, les pensées de Duhamel sur l'Europe… et le dernier livre de Colombani. La Loi de Semprun (LDS) doit donc être complétée : « Tout livre chroniqué favorablement par Jorge Semprun est frappé d'une nullité rédhibitoire. Et les libraires assez sots pour l'avoir commandé devront l'entasser dans leurs bacs d'invendus. »

Voyons : Colombani, Daniel, Minc, Duhamel, Schneidermann, quel journaliste sans talent ou quel patron du *Monde* Semprun aurait-il oublié de lécher ces dernières années ? Edwy Plenel, Roi du télé-achat ? Non, car ce fut fait le 20 juin 1999, toujours dans *le Journal du dimanche* de Matra-Lagardère. Titré « À lire dans l'heure qui vient », l'article de Semprun se concluait ainsi : « *Depuis* The Lion and the Unicorn *de George Orwell, l'essentiel avait rarement été dit avec la concision, l'élégance et la rigueur d'Edwy Plenel.* [12] »

La carrière – et la vie – de Semprun ne pouvaient pas s'achever sans une consécration à la hauteur des reniements de cet ancien dirigeant communiste espagnol, qui fut, autrefois, un romancier talentueux. Dans *Le Canard Enchaîné* du 6 décembre 2000, on lut cette épitaphe : « *Jorge Semprun, 77 ans, résistant antifranquiste et ex-dirigeant du PC espagnol, ex-ministre de Felipe Gonzales, devient vice-président du conseil de surveillance de Canal+. C'est-à-dire salarié de Jean-Marie Messier.* » Quelques jours plus tard, le pauvre Robert Hue invitait Semprun à chanter les louanges du capitalisme au siège de *L'Humanité*…

Lors d'une embrassade radiophonique entre Philippe Val et Jean-Marie Messier (France Inter, 05.11.2000, lire ci-après « La grande récupération »), chacun des « débatteurs » avait fait la promo de son bouquin. Val s'était présenté : « *J'ai trente-cinq salariés* » (*Charlie Hebdo*, 8.11.2000). Mais, pour Val, il était également impératif que, dans son journal, un de ses laquais lui lustre les bottines. Qui serait donc le Semprun du dictateur de *Charlie Hebdo* ?

Sans doute galvanisé de découvrir, dans *Paris Match*, qu'il était devenu l'auteur de chevet d'un Messier en chaussette trouée, Bernard Maris (alias Oncle Bernard), se précipita pour servir un patron, le sien. Maris, rédacteur en chef adjoint de *Charlie Hebdo* écrivit donc ceci à propos du bouquin de son supérieur hiérarchique : « *Je pensais : les chroniques de Philippe, je les écoute le lundi après le bouclage du journal, je les connais, pas besoin de les lire. Non, je ne les connaissais pas. Je savais qu'elles étaient drôles, vivantes, dites pour faire rire, mais je n'imaginais pas qu'elles étaient si subversives, méchantes, impitoyables pour tous ceux qui le cherchent… L'écrit ne dit pas la même chose que l'oral. Philippe a du bol : il est bon dans les deux. l'écrit permet de relire, de savourer, d'être émerveillé, puis encore émerveillé, de se pincer… On est emporté par la lecture de ces chroniques. On ne les lâche pas une minute… On est intelligent, on philosophe, on apprend. On vit.* »



Bernard, on meurt aussi.
De profundis Maris.

LOI DE SEMPRUN (amendée) : *tout livre chroniqué favorablement par Jorge Semprun est frappé d'une nullité rédhibitoire. Et les libraires assez sots pour l'avoir commandé devront l'entasser dans leurs bacs d'invendus.*

11. Il l'est toujours mais plus personne ne le lit. À tel point que l'hebdomadaire américain *Time* a, dans son édition du 4.12.2000, qualifié Schneidermann d'« *ancien journaliste du* Monde ».
12. Dans *Le Monde*, ce fut BHL qui encensa le pamphlet du Roi (du télé-achat).

DOSSIER (2)

Les misérables
La grande récupération

Les publicitaires vendent aux marchands les affiches qu'ils avaient créées trente ans plus tôt pour les détruire. Ils peuvent même, comme Beigbeder, singer le vague à l'âme et en tirer bénéfice. Le patronat se régénère grâce au talent et à la fourberie des renégats. En 1972, François Ewald brandissait le journal *La Cause du peuple* et estimait que la tête d'un bourgeois avait sa place au bout d'une pique [1]. Aujourd'hui théoricien du Medef et artisan de la « refondation sociale », il rehausse ses jappements de références à son « *maître Michel Foucault* ».

L'avant-garde capitaliste n'est pas rancunière. Elle a compris qu'on pouvait se débarrasser de la contestation comme de la concurrence : en l'absorbant. Et en lui faisant comprendre que le système saurait se montrer reconnaissant à l'égard de ses brebis égarées. La récupération fait feu sur tous les fronts : Bernard Henri-Lévy récupère Sartre ; les spéculateurs chantent le « capitalisme éthique » ; les patrons concèdent aux salariés qu'ils exploitent des miettes de capital en échange de la « paix sociale » ; pour un roman consacré à la vie d'un anarchiste, le porte-voix de TV Bouygues Patrick Poivre d'Arvor récupère le prix Interallié jadis attribué à Nizan et Malraux…

Jean-Marie Messier : « Bové… c'est le contre-pouvoir utile »

Jean-Marie Messier, ancien conseiller d'Édouard Balladur et patron de Vivendi-Universal, s'est lui aussi découvert une passion pour la contestation. Il explique : « *Face à la mondialisation des capitaux, à l'internationalisation des entreprises et aux pouvoirs accrus des instances supranationales, s'organise une mondialisation de la contestation. Cela me paraît normal. Et même plus, bénéfique* [2]. » Le publi-reportage photographique que lui a consacré *Paris Match* (21.09.2000) le montrait penché sur l'ouvrage anticapitaliste de Philippe Labarde et Bernard Maris, *La Bourse ou la Vie*. Mais le contestataire préféré de Jean-Marie, c'est José. Messier en raffole : « *Bové exprime mieux que nos hommes politiques les vraies questions de chacun de nous sur le futur, sur la façon dont on va vivre, dont nos enfants vont vivre* » (*Libération*, 26.10.2000). « *C'est un contre-pouvoir utile* », déclare-t-il devant un Jean-Marc Sylvestre blême d'inquiétude à l'idée qu'un bouton de chemise de son adipeux invité craque et lui perfore un œil (« Le Club de l'économie », LCI, 15.09.2000).

Le patronat craignait la politique, l'État social et la gauche ; il acclame la politique de « gauche » consistant à détruire l'État social. Une assemblée nationale « socialiste » avalise le PARE ; Pascal Lamy, commissaire européen « socialiste », double Margaret Thatcher sur sa droite en militant pour la privatisation de l'éducation, de la santé et des services sociaux. Moins soucieux que la « gauche plurielle » de devancer les exigences du capitalisme de marché, le mouvement anti-mondialisation tracasse encore l'avant-garde patronale. Les balourds de l'Union des industries métallurgiques et minières (UIMM), une des fédérations les plus fanatiques du patronat, s'effraient : « *Il s'agit ni plus ni moins d'une esquisse de "Cinquième Internationale"* » (*Mensuel de l'actualité économique et sociale*, cité par *Attac Info* n° 187, 21.11.2000).

Pour conjurer la menace d'un retour du peuple en politique, les patrons et les médias s'acharnent à promouvoir la « société civile ». De quoi s'agit-il ? De substituer à la lutte entre possédants et dépossédés, désormais « archaïque », une opposition plus « moderne » entre l'État (social) et les entrepreneurs de sociétés (privées). Définie par quelques intellectuels ratés ou demi-solde, la « société civile » mêle pêle-mêle exploiteurs et salariés, entreprises polluées et ONG écolos, Alain Minc et José Bové, le Medef et la CGT. Ce bazar hétéroclite composerait le terreau où les démocraties patronales s'épanouiraient à l'abri des réglementations votées par les élus. Alors s'ouvrirait une ère de bonheur dans un monde apaisé, « pluriel », « citoyen » et « tolérant », dont Jean-Marie Messier brossait l'idyllique tableau à ses employés : « *Ensemble, nous allons créer un monde nouveau où le consommateur, le citoyen du nouveau siècle, pourra recevoir toutes les informations, les divertissements et les services de son choix sur tous les écrans de sa vie quotidienne. Ensemble, nous allons créer une entreprise hors du commun, multiculturelle, généreusement ouverte sur le monde et sa diversité. Grâce à la conjugaison de tous vos talents, nous pouvons être l'entreprise préférée des consommateurs parce que nous serons le groupe mondial de communication le plus en phase avec la société de demain.* [3] » Dans

Prévenances contestataires

Demi-cervelet de Daniel Cohn-Bendit et politologue empantouflé, Zaki Laïdi a expliqué ses soudaines prévenances contestataires : « *Les patrons ont un problème vis-à-vis du capitalisme. Ils ont besoin de se légitimer vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis de l'opinion.* » (*Libération*, 04.12.2000). Pour cela, ils font appel à… Zaki Laïdi, lequel fut invité en juin 2000 à déguster des huîtres fine de claire n° 5 au siège du Medef en échange de quelques conseils pour mieux faire passer la « refondation sociale » auprès des syndicats (*Le Monde*, 14.06.2000). Alléché par la bombance, Daniel Cohn-Bendit choisirait quant à lui de distraire les dirigeants du Medef lors de leur « université d'été » (*Le Figaro*, 31.07.2000).

1. Didier Éribon, *Michel Foucault*, Flammarion, 1989, p. 264
2. *J6M.com*, Hachette, 2000, p. 233.
3. Communiqué adressé aux salariés de Vivendi-Universal le 11 décembre 2000.

cet Éden « multiculturel » – c'est-à-dire soumis à la monoculture mondiale Vivendi-Universal –, la « société civile » sécréterait des « contre-pouvoirs » et des « résistances » qui permettraient aux entreprises de mieux cibler les désirs des consommateurs. Dès lors, on comprend qu'une paire d'ex-conseillers balladuriens et un sociologue « jaune » réunis sur un plateau de télévision caquettent en chœur le nouveau Chant des partisans patronaux [lire encadré même page].

Le contestataire dompté plaide qu'une goutte d'encre rose fera rougir l'océan

La « société civile » est une société totalitaire avancée, c'est-à-dire pacifiée. Plus d'adversaires : chacun est « partenaire ». L'insubordination y est encouragée, pourvu qu'elle se tienne bien à table et lise Pierre Rosanvallon. Chacun doit proclamer, comme Nicole Notat à propos de l'organisation patronale de gestion des salariés qu'elle dirige : « *La CFDT n'est ni l'allié ni l'adversaire de personne* » (*Le Parisien*, 29.08.2000). Pour domestiquer la contestation, les maîtres de l'argent et de l'antenne ont adopté une technique plus efficace que le fouet : jeter aux contestataires un os à ronger. Cet os, c'est le « débat d'idées » [4]. Hier encore, il « opposait » des frères siamois : Minc le nabot malfaisant et Jacques Attali le plagiaire, Laurent Mouchard et Philippe Tesson. Mais le simulacre s'évente. Le dernier chic consiste à pépier avec un agitateur de compagnie qui s'imagine tenir l'adversaire à la gorge. Celui qui se soustrait au « débat démocratique » est jugé coupable de sectarisme, décrété ennemi de la « démocratie », et proscrit. Fort heureusement pour les patrons, les contestataires en vue adorent la télévision et les magazines. Plus ils s'y voient, plus on les voit, plus ils croient que la « démocratie citoyenne » progresse. Les uns cèdent aux ruses de la raison politique, les autres aux muses de la raison médiatique. Et tous finissent par « débattre » chez Michel Field, Daniel Schneidermann, Karl Zéro, Sylvain Bourmeau, Thierry Ardisson, dans l'émission de télé-achat d'Edwy Plenel, ou dans celle, moins courue, de Franz-Olivier Giesbert. Le contestataire dompté plaide qu'une goutte d'encre rose fera rougir l'océan.

Bulldozer de la privatisation forcée, la Commission européenne multiplie les « débats » entre gloseurs de la « société civile ». Elle met dans une marmite des économistes fanatiquement libéraux, des économistes raisonnablement libéraux, des représentants du patronat européen, des syndicalistes, des industriels casseurs de syndicats, des « experts » stipendiés, des universitaires désœuvrés, des représentants d'« ONG », des banquiers de l'OMC et quelques contestataires anti-mondialisation. Quand on a mélangé ce mauvais brouet, on obtient « *l'atelier de débat sur le commerce mondial et les sociétés en voie de mondialisation, défis à la gouvernabilité : le rôle de l'Union européenne* », organisé les 14 et 15 décembre 2000 par la commission afin d'« *enrichir par un savoir scientifique les questions relatives au commerce international et le débat sur le rapport existant entre commerce et préoccupations sociales.* » La contestation s'est exprimée : en tant qu'aile gauche du discours dominant.

Le quotidien vespéral des marchés (QVM, encore appelé *Le Monde*) l'a bien compris : contrôler l'arène du « débat » permet de réduire au silence ses adversaires. Un des axes de la politique éditoriale du journal consiste à « *faire du* Monde *le lieu prioritaire des débats et de l'expression des opinions en ouvrant les colonnes à des hommes politiques, des écrivains, des chercheurs, des universitaires, des militaires* [sic], *des militants.* [...] *Nécessaire confrontation qui permet de faire avancer la réflexion et qui rend* Le Monde *indispensable même à ceux qui le contestent.* [5] » Ainsi, un « point de vue » contestataire est requis pour perpétuer l'illusion pluraliste d'un journal totalitaire. Publié après avoir été mendié par son auteur, il est aussitôt putréfié, enseveli par un grouillement vermineux de réponses cadrées, d'éditoriaux à la gloire du marché, de reportages bâclés par les amis de Plenel, Sollers et BHL.

Récemment, un « débat » particulièrement savoureux « opposait » le rédacteur en chef du *Non-événement du mercredi* (*NEM*, parfois appelé *Charlie Hebdo*) et le PDG de l'ex-Générale des eaux (rebaptisée Vivendi). Il montre à quel point le combat idéologique des « contestataires » est soluble dans le débat médiatique.

Philippe Val était orphelin : le cours du Cohn-Bendit s'était brutalement effondré ; l'OTAN n'avait plus besoin de publicité. Val prospectait une cause pour son journal en déclin. Or Jean-Marie Messier cherchait un attaché de presse. Le sien privilégiait trop la quantité à la qualité : le *Figaro Magazine* avait convié Messier à faire le paon (23.09.2000), *Libération* publiait son portrait (28.09.2000), *Elle* lui consacrait plusieurs pages (2.10.2000), Franz-Olivier Giesbert salivait en apprenant son salaire (« Le Gai Savoir », Paris Première, 03.10.2000), Jean-Marc Sylvestre le manucurait (« Le club de l'économie », LCI, 15.09.2000), Bernard Pivot le brossait (« Bouillon de Culture », 29.09.2000), *Paris Match* exhibait ses chaussettes trouées (21.09.2000). Déjà, Daniel Schneidermann, Thierry Ardisson et Ariel Wizman le suppliaient de venir dévoiler la marque de ses sous-vêtements sur les plateaux d'« Arrêt sur images » (La Cinq, 11.12.2000), de « Tout le monde en parle » (France 2, 16.12.2000) et de « L'Appartement » (Canal Plus, 17.12.2000). Partout où Messier glissait l'orteil, on lui tressait des couronnes. De son interminable tournée chez les journalistes, l'auteur de [...] a retenu ceci : « *Ce que je trouve sympa, c'est quand vous allez dans un endroit, comme en arrivant là sur le plateau, il y a quelqu'un qui arrive avec le bouquin et qui dit : "Vous pourriez me mettre une petite dédicace ?"* » (« Tout le monde en parle », France 2, 16.12.2000)

C'est ici qu'« arrive avec le bouquin » notre ami Laurent Mouchard, qui, sous le nom de Laurent Joffrin, dirige la rédaction des très rares pages non publicitaires du *Nouvel Observateur*. Joffrin sautille de joie à l'idée d'accueillir dans son émission de France Inter un « débat » prévu de longue date entre Philippe Val, lui aussi chroniqueur à France Inter, et Jean-Marie Messier. Val, qui jusque là hésitait, se souvient : « *Quand on m'a proposé un face à face dans l'émission de Laurent Joffrin, "Diagonales", alors que tout en moi disait "non", je me suis entendu répondre "oui".* [6] » Pourquoi oui ? Parce qu'on ne refuse pas un service à son ami Mouchard – gentil Mouchard, fidèle Mouchard, scrupuleux petit Mouchard qui ne s'endort jamais quand Philippe lui récite des phrases de Proust au cours de leurs dîners en tête à tête. Au demeurant, France Inter, c'est un peu la radio de Val, le chouchou de Jean-Luc Hees, patron de l'antenne.

Le « débat » commence (France Inter, 5.11.2000) ; l'équipe de PLPL se pince pour ne pas s'assoupir. D'emblée, Laurent Mouchard-Joffrin présente l'ex-Compagnie générale des eaux comme « *une grande multinationale de la culture* » alors même que son PDG n'ose parler que d'un « *groupe mondial de communication* ».

Celui que ses employés surnomment « *le Kim Il-Sung de la rue de Turbigo* [7] » découvre qu'une position de pouvoir le soude à son protagoniste. Il explique qu'à *Charlie Hebdo*, « *en termes de pouvoir, évidemment les responsabilités sont prises par des gens qui se sont retrouvés à devoir pouvoir les prendre, à pouvoir les prendre.* »

Le « débat » s'intitulant « Vivendi, la mondialisation et la culture », Val brûle de rentabiliser les centaines d'heures passées à réviser Montaigne ou les Encyclopédistes et à écrire les fiches de citations qu'il a prévu de lire à l'antenne. Les rogatons seront administrés aux lecteurs du *NEM*. Aimant trop être aimé

Le Kim Il-Sung de la rue de Turbigo : « Je suis rédacteur en chef de *Charlie Hebdo*, journaliste, écrivain, musicien, chroniqueur à France Inter. J'ai 35 salariés... »

pour prendre le risque d'être détesté par Messier, Val plaidera : « *Il est un homme, comme moi. Son monde, c'est aussi le mien. Si, pour les humains, les façons d'exprimer et de réaliser leurs désirs sont infiniment diverses, nous avons un fond commun qui rend impossible de considérer l'autre comme un étranger.* » (*NEM*, 08.11.2000). Ému, *PLPL* a pleuré.

Le « face à face » promis tourne au badinage mondain entre un gros patron qui se prend pour le maître du monde et un petit patron qui se prend pour Spinoza. Parce qu'on ne peut débattre sans partager avec son adversaire un accord minimal sur l'utilité même du débat, et parce que l'objectif implicite de tout « débat » est d'élargir et de formaliser cet accord, les patrons Val et Messier se trouvèrent finalement très sympathiques. « *S'il y a risque, pour les deux parties, de modifier quelque chose à la nature de la conviction de l'autre, on peut jouer* », plaidera Val (*NEM*, 08.11.2000). Au terme du « débat », Val convenait que son ennemi n'était pas le capitalisme, ni la marchandisation universelle (« *Il n'y a pas de démocratie sans marché* », avait-il affirmé quelques mois plus tôt). Non, l'ennemi, c'était... les nazis ! Val expliqua : « *Je suis sûr que Jean-Marie Messier est très attentif à ces problèmes* [d'autocensure des salariés de Vivendi]. *Mais il n'y aura pas toujours Jean-Marie Messier.* [...] *Qu'est-ce qui empêche, par*

Le tripot des maquignons à plumes

Lors de l'émission « Bouillon de culture » du 29 septembre 2000 (France 2), Bernard Pivot, qui avait pourtant promis de ne plus inviter « *ceux que l'on voit sur toutes les chaînes* » (lire *PLPL* n°1), avait convié Jean-Marie Messier, Alain Minc et Alain Touraine. *PLPL* a consigné leurs principales interventions :

Alain Minc : *On sait que le système a besoin d'avoir en face de lui une forme de résistance.* [...] *Les entreprises ont besoin de recevoir ces signaux. Il faut un jeu de pouvoir et de contre-pouvoir. Simplement, l'État n'a pas sa place là-dedans.*

Jean-Marie Messier : *Dans l'excellent ouvrage d'Alain Touraine, il y a une idée qui est au cœur de ce qui se passe dans nos sociétés, c'est-à-dire que la société ne se structure plus autour d'un discours étatique, elle se structure autour du discours de la société civile. Finalement, les bonnes questions, celles qui concernent la vie quotidienne des citoyens – pas des consommateurs, des citoyens –, elles sont posées par José Bové, par les organisations antimondialistes, par les ONG, par les mouvements écologistes. Le jeu de pouvoir et de contre-pouvoir, il n'est pas nécessaire. Il est indispensable !*

Alain Touraine : *Je me réjouis d'entendre Jean-Marie Messier. Il ne faut pas attendre de l'État, comme il y a des siècles, qu'il règle les problèmes de la société. Ce que nous voulons, ce qui se passe, y compris aux États-Unis d'une manière très spectaculaire, c'est que la société est pleine de groupes, de gens, d'individus, de catégories qui disent : je veux qu'on me permette de respecter mon identité et de suivre ma manière de vivre. Autrement dit, ce dont nous avons besoin c'est de diversité, de reconnaissance de l'autre. Et ce n'est pas en effet avec des règles jacobines d'administration centralisée qu'on y arrive.* [...] *J'ai trouvé le livre de Minc formidable d'intelligence, c'est le moins qu'on puisse dire* [1].

1. Dans la même émission, Alain Minc confessera : « *C'est en lisant Alain Touraine que j'ai appris à me méfier du marxisme.* »

4. Exemple de grand « débat » lancé par le *Monde des débats* : « Quel monde ? Quels débats ? », n° 21, janvier 2000. Lire p. 10 de ce numéro.

5. Site de la Société des lecteurs du *Monde*, mise à jour du 25.08.2000.

6. Sauf avis contraire, les citations relatives à ce « débat » sont extraites de la transcription publiée par *Charlie Hebdo* les 8 et 15 novembre 2000.

7. La rue de Turbigo abrite les locaux de *Charlie Hebdo*. Le dictateur nord-coréen Kim Il-Sung érigea l'autoritarisme et le culte de la personnalité en système de gouvernement.

exemple, qu'un fonds d'investissement nazi ou intégriste, religieux ou sectaire, mais qui cache sa nature, qui agit anonymement, de racheter 20 % de Vivendi. Trois mois plus tard, que devient cette production culturelle ? On édite La France juive *de Drumont ?*» On imagine à quel point cette sortie fit chanceler Messier. Philippe se trouva génial : quelques jours plus tard il publiait dans le *Non-événement du mercredi (NEM),* son journal intime hebdomadaire, le *verbatim* de son bavardage sur quatre pages – et en deux épisodes. Aussi modeste que son ancien homologue nord-coréen, le Kim Il-sung de la rue de Turbigo intitula le dossier « Le débat de l'année ». Et il imposa qu'une annonce figure en « une » du *NEM* deux semaines consécutives.

Aux lecteurs troublés par la flaccidité de sa prestation, Philippe Val écrivit une longue justification (« Pourquoi ce débat ? » *NEM*, 08.11.2000) : « *Il y a un danger extrême à laisser penser au public que l'opposition à cet ultralibéralisme échevelé est caricaturale, dogmatique.* »

« Un magazine interne, il va directement à la poubelle. Mais une interview dans *Charlie Hebdo*, cela circule, parce que les gens trouvent cela rigolo et sympa de voir leur patron là-dedans »

« Débattre » avec Messier, c'était s'en faire le marchepied. Même Val en avait convenu : « *Le pire qu'il puisse arriver, c'est de devenir le bouffon du prince.* » Mais il proclamait aussitôt : « *Il n'en est pas question* »… Si le service de communication de Vivendi s'était abstenu de répandre les photos du patron giflé en public à Bruxelles (lire p. 12 de ce numéro), il distribua le texte du « débat de l'année » à tour de bras. Un responsable de ce service pavoisait : « *Un magazine interne, tout le monde s'en fout, il va directement à la poubelle. Mais une interview dans* Charlie Hebdo, *cela circule, parce que les gens trouvent cela rigolo et sympa de voir leur patron là-dedans, il les surprend.* » (*Libération*, 04.12.2000) Messier venait de s'offrir une tribune gratuite dans un hebdomadaire, certes en perte de vitesse mais rarement soupçonné de complaisance à son égard. Sa performance lui ayant valu la dignité de chevalier de la Légion d'honneur au titre du ministère de l'Économie et des Finances (*Le Figaro*, 03.01.2001), l'ancien conseiller aux privatisations de Balladur s'empressa d'accepter une seconde campagne publicitaire, sous la forme d'un débat marathon avec Val. Mais cette fois, la mise en scène serait assurée non plus par Mouchard mais par Godard qui, après tourné *Pierrot le Fou*, rêvait de filmer Philippe le Fade et Jean-Marie le Fat. *Libération* s'esbaudissait : « *Le patron de Vivendi […] avait déjà suscité une confrontation avec Philippe Val, l'éditorialiste de l'hebdomadaire contestataire* [sic] Charlie Hebdo. *Et comme il n'a vraiment peur de rien* [sic], *il a accepté une proposition de Jean-Luc Godard (excusez du peu !) : un débat filmé de vingt-cinq heures non-stop avec Val.* » (*Libération*, 04.12.2000) Les derniers lecteurs de *Charlie Hebdo*, qui n'ont pas tous l'intrépidité de Messier, tremblent déjà à l'idée de se voir infliger la transcription de la prochaine jacasserie. Qu'ils se rassurent : Val les fera publier en huit volumes dorés sur tranche et il exigera qu'ils soient, comme ses récitals, annoncés chaque semaine dans la rubrique « Copinages » du *NEM*[8].

Sur sa chemise boudinée, Jean-Marie Messier avait accroché le sésame contestataire des Guignols de l'info en faisant de leurs railleries le titre de son livre. Désormais, le patron de l'ex-Générale des eaux porterait également en sautoir l'insigne « rebelle » *Charlie Hebdo* et affermirait son image d'« entrepreneur » décontracté et ouvert à la contradiction. Et c'est juché sur les épaules soixantes-huitardes de Philippe Val, de Cabu, de Wolinski et consorts consentants que Messier expliquerait à Thierry Ardisson : « *Ce qui est un peu fou, c'est de prendre un petit groupe français et d'en faire un numéro un dans les métiers de la com. Vous savez, ça me rappelle un peu le slogan de 68 : « Soyez réalistes, demandez l'impossible ». C'est le genre de défi que j'aime bien.* » (« Tout le monde en parle », France 2, 16.12.2000).

Pour éclairer les derniers naïfs sur la nocivité de l'idéologie du débat et sur sa capacité à convertir la contestation en courant d'air du temps, rien de tel que la grille de rentrée 2000-2001 de France Culture. Le 30 août 2000, *Télérama* annonçait : « *Soucieuse de réhabiliter le débat d'idées, Laure Adler* [directrice de France Culture] *a convaincu plusieurs grands noms de la recherche et des médias de venir s'exprimer sur sa chaîne.* » Surprise, on découvrait qu'aux côtés des éditorialistes omnibus et des intellectuels tout-terrain, Laure Adler avait distingué Philippe Val… Pourtant, un an plus tôt, *Charlie Hebdo* pourfendait la récupération de France Culture par le « *boutiquier* » Jean-Marie Cavada et s'indignait de la nouvelle grille de Laure Adler : « *Le risque ? Quelque chose comme une radio de service de presse et de promotion. Et puis ce nouveau règne des animateurs vedettes, en provenance de la presse écrite, ne signifie qu'une chose : la confiance est donnée à une personnalisation de l'antenne. Le sujet s'efface derrière l'animateur qui doit apporter la caution prestigieuse de sa signature médiatique* » (*NEM*, 10.11.1999). Ému d'être pris pour un homme de culture, Val n'eut de cesse de rassurer son employeur sur son absence de radicalité. Il plagia la rengaine de BHL consistant à assimiler extrême-droite et extrême-gauche[9]. Et le « *nouveau règne des animateurs vedettes en provenance de la presse écrite* » lui parût moins scandaleux.

Non contente d'amollir la « contestation », la comédie des débats étaye les miradors de l'ordre médiatique. Ainsi, se justifiant de l'intervention sur France Culture de « *Susan George, José Bové, des journaux comme* Charlie Hebdo *ou* Le Monde diplomatique », Laure Adler expliquait : « *Ils posent de vraies questions. Mais nous devons aussi faire entendre d'autres voix. Notre antenne sera ouverte à un éventail d'opinions allant de l'extrême-gauche aux libéraux. Nous voulons être des éveilleurs de conscience !* » (*Témoignage chrétien*, 14.09.2000). Ainsi, pour équilibrer la demi-heure pâteuse du *Monde diplomatique*, les propos hébétés de Val, ou les lambeaux d'intervention de Bové, il fallait conforter les voix omniprésentes d'Alain Finkielkraut, de Sylvain Bourmeau, ou de Philippe Meyer. Adler injecta donc dans sa grille une brochette de réactionnaires supplémentaires : Jacques Julliard (*Le Nouvel Observateur*), Alain-Gérard Slama (*Le Figaro*), Julia Kristeva (membre du service de propagande du *Monde)* et André Glucksmann (ancien éditorialiste de *L'Express*).

La récupération ne fait que commencer. Karl Zéro, co-propriétaire d'un journal mensuel financé par Pinault et par Séguéla, rêve d'offrir un cadeau à son employeur de Canal+, Jean-Marie Messier : « *Je vais monter le débat qu'il veut faire avec José Bové sur la mondialisation. Ce sera* gore *!* » (CB News, 06.11.2000). Le larbin chauve du patronat en frétille déjà.

8. Dans la rubrique « Copinages » de *Charlie Hebdo* du 31 octobre 2000, trois des cinq « copinages » étaient au service de Philippe Val : un de ses concert, un de ses forums de la FNAC, son émission de France Inter…

9. C'est là son sujet favori. Par exemple, le 07.11.2000, l'émission aphteuse de Sylvain Bourmeau « La suite dans les idées » était consacrée à l'« antiaméricanisme ». Dans sa première et principale intervention, Val professa : « *L'Amérique tient un rôle de bouc-émissaire. Dans les partis politiques qui se veulent même de progrès, à la gauche de la gauche et bizarrement à l'extrême-droite aussi. […] Ça, c'est une position qu'on retrouve à l'extrême-droite et à l'extrême-gauche. Il y a quelque chose aussi de l'antisémitisme dans l'antiaméricanisme, dans les arguments qui nourrissent l'antiaméricanisme de gauche comme de droite.* »

Document : Liberté [des patrons] de la presse

Le droit divin du propriétaire

En 1998, Bernard Arnault, patron de LVMH, s'était plaint du traitement de l'information concernant LVMH dans *La Tribune*, propriété de LVMH. Le rédacteur en chef de ce quotidien avait alors morigéné ses journalistes et s'était réservé « *le droit d'intervenir sur le traitement de l'information concernant LVMH, même au détriment du lecteur* ». Estimant qu'Arnault « *est ici chez lui* », il avait expliqué que, « *nulle part, les relations avec l'actionnaire ne sont normales* » et que « *l'intérêt de l'actionnaire ne doit pas être remis en cause par un journal qu'il contrôle.* » La censure avait été relatée par *Libération* (06.05.1998), dont Laurent Mouchard-Joffrin dirigeait alors la rédaction. Mais apparemment, Mouchard ne lit pas les journaux. Dans l'émission « Nulle part ailleurs » du 11 juin 1999 sur Canal+, Joffrin prétendait en effet que le propriétaire d'un journal ne pouvait influer sur son contenu : « *Cette thèse selon laquelle dès lors qu'on est possédé par des intérêts économiques on est pas libre, ça ne tient pas debout.* » Or, comme *PLPL* l'a démontré à plusieurs reprises, Mouchard ment (ou « MM », comme disent plusieurs journalistes du *Nouvel Observateur*). Chacun sait que Dassault a voulu s'acheter *L'Express* pour « *exprimer son opinion* » (LCI, 21.10.1997) ; qu'il s'est finalement offert *Valeurs actuelles* dont il a confié la rédaction à son fils ; que *L'Express*, propriété de Vivendi, a communiqué, avant sa publication, le contenu d'un dossier sur la distribution d'eau à Vivendi-environnement (*Stratégies*, 01.12.2000) ; que le patron de presse australo-américain Ruppert Murdoch trie idéologiquement les journalistes de son groupe et écrit certains éditoriaux.

L'idée que les patrons n'ont pour souci que de faire fleurir la liberté de la presse est néanmoins psalmodiée en permanence par une coterie de simples d'esprit invoquant la « complexité du réel ». Exemple, Cyril Lemieux, un sociologue rampant qui enseigne son art aux larves de « science-po » quand il ne postillonne pas dans une émission de télé-achat (LCI, 05.08.2000) ou sur les guêtres des journalistes de France Culture (12.04.2000). Pour Lemieux, il faudrait « *prendre au sérieux finalement le sens de la justice ou le sens de la morale professionnelle qui habite les journalistes* ». Lemieux, qui fonde ses « analyses » sur les propos de sa « *cousine Marie-Sophie* » et de « *Michel,* [son] *voisin de palier* » [1], prétend que la pression des actionnaires ou des propriétaires sur la rédaction est « *rarement brutale* » (*Stratégies*, 01.12.2000). Si Lemieux cessait d'espionner son voisin Michel, il aurait davantage de temps pour comprendre le fonctionnement dans la presse du totalitarisme de l'argent.

Dernier exemple en date, *Le Nouvel Économiste*. Ce bimensuel très comme il faut a été racheté en 1998 par Paul Dubrule, un sénateur apparenté RPR. Satisfait, Dubrule occupait son inexistence à somnoler au Sénat ou à barboter dans un jacuzzi. Jusqu'au jour où il découvrit que ses employés journalistes avaient eu l'outrecuidance de faire leur métier. Dubrule en suffoqua de rage : « *J'ai pu lire des articles d'une médiocrité affligeante.* [...] *La ligne directrice manque d'énergie et de dynamisme* » (*Le Figaro*, 24.11.2000). Elle manquait surtout de cirage : « *À propos d'un reportage sur les exclus de la croissance américaine, le sexagénaire a regretté que ne soit pas davantage vanté le dynamisme des États-Unis. Il s'est surtout dit ulcéré par un article dénonçant les conditions de travail très dures des personnels des* call-centers. [...] *Un business dans lequel son amie Sophie de Menthon, une proche d'Alain Madelin, exerce ses talents. Enfin, le maire de Fontainebleau n'a pas supporté qu'un dossier sur les grandes écoles oublie de mentionner l'INSAED, située sur sa commune* » (*Marianne*, 04.12.2000). Dubrule ne s'était pas offert *Le Nouvel Économiste* pour qu'y soient évoqués les méfaits du capitalisme mais pour épancher ses emportements sensuels : « *Nous souhaitions qu'il nous apporte un certain plaisir* », expliquait-il au *Figaro*. Dubrule a des plaisirs simples : exprimer son opinion dans le journal dont il est propriétaire. « *Je m'apprête à publier un article dénonçant la décision du ministre de l'Éducation nationale, Jack Lang, d'embaucher à tour de bras. Là n'est en effet pas la solution à tous les problèmes. Il est hors de question d'embaucher au* Nouvel Économiste » (*Le Figaro*, 24.01.2001). La rédactrice en chef, Valérie Lecasble, a osé répliquer qu'un « *journal ne peut avoir comme objectif d'offrir du "plaisir" à l'un de ses actionnaires ou à tel ou tel de ses amis* » (*Le Nouvel Économiste*, 08.12.2000). Deux semaines plus tard, elle était remerciée.

1. Cyril Lemieux, *Mauvaise Presse*, Métailié, 2000 (p. 10, 11, 12, 13, etc., pour Marie-Sophie ; p. 15, 16, etc. pour Michel.

CONDOLÉANCES

Sur la mort de *Charlie Hebdo* : <www.minirezo.net/article407.html> + <//www.presselibre.org/charlie/index.html>

Charlie Hebdo est mort. Déjà rebaptisé le *Non-événement du mercredi (NEM)*, l'hebdomadaire, autrefois satirique, autrefois contestataire, n'est plus. Il n'est plus que le « *cousin* » de *Libération*. C'est l'autocrate Philippe Val lui même qui, dans un éditorial du 10 janvier 2001, a confirmé la parenté. Il a justifié la décision des principaux actionnaires du *NEM* (lui-même, « Oncle » Bernard Maris, Cabu) de publier régulièrement des encarts publicitaires dans le quotidien de Serge July et du fonds de pension britannique 3i. Oh, il ne s'agira pas de pub, tout juste d'un « *accord de solidarité avec un journal cousin dont nous nous réjouissons qu'il existe.* » À force de le fréquenter, Val s'exprime désormais avec autant d'onctuosité fourbe que Jean-Marie Messier.

Charlie Hebdo est mort. Une bonne majorité des salariés envisageaient de protester contre la pub « de solidarité ». Il a suffi que les actionnaires claquent des doigts pour les faire rentrer dans le rang, terrorisés [1]. Au fond, aucune importance : ceux qui aiment les meilleurs dessins de Luz savent déjà qu'il les réserve à *Capital* ; ceux qui apprécient Cabu le verront dans *Le Point* (depuis le 12 janvier dernier, il agite ses grelots graphiques entre Claude Imbert et BHL) ; le malheureux Wolinski se déploie pour *Paris Match* ; et Charb, tristement, a tenté une percée ratée de fin d'année sur Canal Plus.

Quand, dans un hebdomadaire, le patron-dictateur se prend pour Montaigne et pense comme BHL, quand ses employés grommellent mais se courbent devant ses volontés, ce journal est un cadavre déjà glacé.

1. Relatant une crise précédente au sein du journal (quand une partie de la rédaction prit position contre Cohn-Bendit), Val expliqua : « *Ça, je ne l'ai pas accepté. J'étais aux États-Unis. Quand je suis rentré, j'ai sévi.* » (*L'Œil électrique*, octobre 1999).

Trop vu partout

Quand Mouchard ne ment pas

Lorsque Laurent Mouchard-Joffrin pense à ses émissions préférées, la formation minérale emboîtée dans son crâne grésille : il dit la vérité. Mouchard adore Jean-Pierre Foucault – il s'estime capable de répondre aux questions et de gagner des millions. Mouchard adore Thierry Ardisson, qui souvent l'invite à son émission. Mouchard y sue avec application en compagnie de Philippe Tesson, son compère hebdomadaire de France Inter. « *Ardisson provoque sans humilier, il interrompt sans castrer, il se moque mais il écoute, il plaît mais il instruit. Sérieux des objectifs et brio des moyens, rigueur du contenu et séduction du contenant, naïveté des principes et roublardise du talent : sans en avoir l'air... Ardisson ouvre un chemin pour l'audimat sans honte. Ça n'est donné qu'à très peu de monde* » (*Le Nouvel Observateur*, 21.12.2000). Pourtant, permettre à Mouchard d'être reconnu par son maroquinier, c'est donné à tout le monde

Mais c'est Foucault que Mouchard préfère. Au départ, le directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur* glisse en avant, prudemment, un orteil intellectuel : « *Tous comptes faits, le jeu vedette de TF1, "Qui veut gagner des millions ?" n'est pas si mal.* » Et puis, il se lance, avoue sa passion (26.10.2000) : « *Décidément, le dernier opus* [sic] *de Foucault est bon. Cette idée de renouveler le genre éculé des jeux télévisés en s'appuyant, non sur l'érudition du public mais sur sa culture moyenne, de choisir au hasard les concurrents, qui sont des gens comme tout le monde et non ces encyclopédistes de village qui peuplent les concours audiovisuels, est excellente à tous points de vue... Que voit-on au fond ? Des gens soudain affranchis des contraintes de ce que Bourdieu appelle "la distinction" et qui n'est que le marquage social du savoir. Le jeu brise la hiérarchie admise, démocratise brutalement le rituel du concours. Quand les classes cultivées se récrient devant "Qui veut gagner des millions ?", ce n'est pas une réaction culturelle – comme si la culture était menacée par un jeu ! –, c'est une réaction de classe.* »

Foucault invitera peut-être Mouchard comme autrefois Laurent Fabius fut invité par Pierre Bellemare. Et il est aujourd'hui ministre des Finances. Ce qui lui permet de faire gagner des millions aux lecteurs cossus du *Nouvel Observateur*. Gare à ceux qui s'en offusquent ! Mouchard avait averti : « *La diabolisation de l'économie de marché nous ramène à de mauvais souvenirs léninistes ou staliniens* » (*Le Nouvel Observateur*, n° 1844).

courrier des lecteurs et des journalistes

PLPL achève *Le Monde*

Le souffle de la déflagration provoquée par le dossier « *Le Monde réel* » de *PLPL* n° 1 a arraché la mitre du trio de pitres. Déjà sérieusement discrédités, Edwy Plenel, Alain Minc et Jean-Marie Colombani ne peuvent risquer un pas dehors sans que les passants s'esclaffent. Edwy Ier, Roi du télé-achat, a cessé de brandir des livres emballés sous vide ; le Corse Colombani veut débusquer les « donneurs » d'infos à *PLPL* ; le Nabot malfaisant subit défaite sur défaite au tennis contre Alain Duhamel. Pire, selon une journaliste du *Monde des Livres*, qui tient à garder son emploi et donc l'anonymat, le trio aurait dû renoncer à son projet de télé financière avec Lagardère, au terme d'une séance de répudiation chez un des lieutenants de l'industriel marchand de canons.

« Notre Roi du télé-achat est tout de même plus à gauche qu'Alain Minc, non ? »

Un journaliste de la séquence « Aujourd'hui Sciences », qui tient lui aussi à garder son emploi et donc l'anonymat, nous a écrit. Il précise qu'il a lu *PLPL* « *par hasard* » et il conteste la présentation que nous faisons des rapports entre Edwy Plenel et Alain Minc, le nabot malfaisant. Selon lui, « *notre Roi du télé-achat est tout de même plus à gauche qu'Alain Minc, non ?* ».

PLPL rétorque que, dans le *Nouvel Économiste* (09.02.1996), Edwy expliquait déjà à propos de Minc : « *Je l'estime. Nous avons le même but.* [...] *Il a du respect pour les gagneurs.* » Cet article rapportait également les analyses d'un ancien journaliste du *Monde* : « *Plenel a servi de caution de gauche à Colombani qui, en retour, lui a apporté un manteau de respectabilité.* » Et, éclairant les rapports entre Colombani et Plenel, un autre ancien du Quotidien vespéral des marchés (*QVM*) confiait : « *Jean-Marie a traversé des crises de doute. C'est Edwy Plenel qui a donné les tours de manivelle pour le faire repartir.* »

Depuis le moteur s'est emballé.

Notre correspondant de la séquence « Aujourd'hui Sciences » du *Monde* (qui tient à garder son emploi et donc l'anonymat) conteste le caractère « *vindicatif et paranoïaque* » de Raminagrobis – dont il reconnaît néanmoins la fatuité. Mais, selon lui, c'est Edwy [Plenel, ndlr] qui, incapable de se contrôler, glapirait à la moindre critique de ses émissions de télé-achat. *PLPL* n'en disconvient pas. Mais il persiste et signe : Raminagrobis ne supporte pas davantage la contradiction, même si son fanatisme barriste, puis balladurien, puis à nouveau barriste, l'ont crédité d'un caractère placide et mollasson : « *Je dirais*, explique Colombani, *que l'homme pour qui j'ai eu beaucoup de sympathie, c'est incontestablement Raymond Barre qui, à mes yeux, alliait beaucoup de la rigueur d'analyse et du courage politique* [1] ».

Il arrive en effet que l'entrepreneur limaçon se raidisse. Ainsi, revenant sur la tentative de rachat de *L'Express* par *Le Monde* en 1997, Messier révèle la réaction de Raminagrobis quand on lui fit savoir que l'offre du *Monde* avait été refusée avec dégoût par les journalistes de *L'Express* (lire *PLPL* n° 1). Selon Messier, Colombani jura de se venger en ces termes : « *Si vous ne nous cédez pas* L'Express, *vous nous aurez contre vous pendant vingt ans. Et on finira par vous abattre.* [2] » Depuis, les affaires ont repris leur cours normal entre les deux patrons balladuriens. Mais il n'est pas difficile d'imaginer les glapissements haineux de Raminagrobis quand c'est un de ses employés, plutôt que le patron de Vivendi, qui le mécontente. En tout cas, les riverains du siège du *Monde* en parlent avec effroi.

PLPL s'en tient donc à sa version des faits, recoupée comme il se doit. Et *PLPL* renvoie à ses études son contradicteur épistolaire. Et puisque ce correspondant se dit journaliste à la séquence « Aujourd'hui Sciences » du *QVM*, *PLPL* lui rappelle que son quotidien s'était illustré dès son édition du 7 août 1945 en annonçant sous le titre allègre « Une révolution scientifique » le bombardement nucléaire de Hiroshima (100 000 morts). Un bon demi siècle plus tard, mais dans la même veine, *Le Monde* a nié le « coût » humain des bombardements des Balkans par l'OTAN : « *Au total, la guerre du Kosovo a-t-elle été une catastrophe écologique ? La discussion reste ouverte, mais il semble qu'on puisse répondre par la négative. Peut-être, même, en tant que pollution violente dans un environnement par ailleurs relativement préservé,* [les dégâts] *sont-ils moindres que ceux que supportent durablement les environnements des pays industrialisés.* [...] *Un effet collatéral de la guerre du Kosovo sera sans doute d'aider à améliorer* [les] *méthodes d'expertise* » (*QVM*, 11-12.09.1999). Il semble cependant que, pour les leucémiques et les cancéreux victimes de bombes à uranium appauvri et enterrés ou incinérés, la discussion soit définitivement close.

Effarée par ce que lui a révélé le dossier de *PLPL* (n° 1, 2000) consacré au *Monde*, une de nos lectrices nous demande de continuer à le « *diffuser et l'enrichir en permanence afin qu'aucun faux contestataire ne puisse continuer à collaborer aux pages "Opinion"* [Il s'agit de la « séquence Horizon-Débats »] *de ce quotidien ultra-capitaliste sans risquer le discrédit immédiat et définitif.* » Sa réaction n'est pas isolée : les commandes groupées du numéro 1 (10 numéros pour 50 francs) sont tellement nombreuses que *PLPL* a dû consacrer une partie importante de son énergie militante à les satisfaire. Quant à l'enrichissement, le trio Colombani-Minc-Plenel s'en charge... Qu'on en juge : dans un entretien qu'il vient d'accorder à la revue barriste *Commentaire* (n° 92, hiver 2000-2001), Raminagrobis explique : « *Tout se joue, dans notre univers surinformé, en termes de plus-value.* [...] *Le rival du* Monde, *aujourd'hui, c'est le* Financial Times, *parce que c'est un journal influent en Europe.* [...] *Dans les zones de conquête, il y en a surtout une qui doit continuer à être développée, c'est la sphère "entreprises, finances et marchés".* [...] Le Monde *d'aujourd'hui se préoccupe de la stratégie des grands groupes industriels et financiers, de la vie des marchés.* [...] *Cela a été la naissance d'une séquence "entreprises, finances et marchés", dont notre problème était de la crédibiliser, d'entrée de jeu, ce qui a été fait et donc, maintenant, le problème est de la développer. Ce qui sera fait dès le premier trimestre de 2001 avec un nouveau cahier publié le week-end.* »

« Qu'aucun faux contestataire ne puisse continuer à collaborer aux pages "opinion" de ce quotidien ultra-capitaliste sans risquer le discrédit immédiat et définitif »

Raminagrobis a-t-il voulu plagier – et devancer – *PLPL* ? Ce nouveau cahier hebdomadaire, actuellement en préparation, s'appellerait... *Le Monde Argent*. Dès le printemps prochain, il devrait permettre aux lecteurs du quotidien vespéral des marchés de naviguer entre lecture (ennuyeuse) des chroniques de Daniel Schneidermann, coup d'œil (ennuyé) sur les pubs de TF1 et calcul (intéressé) des placements boursiers les plus lucratifs. Car les malheureux salariés que l'argent délaisse n'intéressent pas le décideur Plenel – sauf quand ils s'abrutissent de télé-achat. La preuve ? Dans son édition du 16 novembre 2000, le *QVM* a plastronné : « *Le Monde*, deuxième quotidien le plus lu des décideurs en Europe ». « *Après le* Financial Times, Le Monde *est crédité par les décideurs européens du meilleur taux de lecture, d'influence et de crédibilité. Réalisée par Ipsos-RSL dans dix-sept pays auprès de 2 420 représentants des grandes entreprises, du corps diplomatique et des organisations internationales, de la Commission et du Parlement européens, des cabinets ministériels nationaux ainsi que des médias, des sciences et de la culture, l'enquête* [calcule] *l'influence que ces journaux exercent auprès des gouvernements et des dirigeants de secteurs d'activité, comme la communication et les médias, l'environnement, la banque et la finance.* » Aucune plombière, boulangère, cheminote, institutrice ou infirmière n'a été interrogée par Ipsos.

Autre sondage auprès des « décideurs », celui que vient de publier le mensuel *Stratégies* (01.12.2000). À la question « *Quelle est la personnalité qui, selon vous, a crée le plus de valeur pour son entreprise et qui mériterait le titre d'"Homme de l'année 2000" de* Stratégies *?* » Raminagrobis se place en sixième position, derrière Messier et Michel Bon, mais devant Lagardère et Pinault. Le directeur du *Monde* est ex-æquo avec son ami balladurien et partenaire en affaires : Patrick Le Lay, patron de TF1.

Enfin, un lecteur de *PLPL* a attiré notre attention sur le numéro du *Monde* daté du 8 décembre 2000 qui a consacré un titre de « une », deux pages intérieures et un éditorial au « Musée rêvé de François Pinault ». On sait en effet que Pinault, conseillé par Minc, est le principal actionnaire privé du *QVM* et l'associé du journal de Raminagrobis et du Roi du télé-achat dans le cadre d'un projet de chaîne locale à Paris. Les deux pages évoquées plus haut furent donc un modèle de servilité : « *François Pinault voudrait que l'on soit à la fois dans une cathédrale et dans une église romane, la monumentalité et le recueillement.* » L'éditorial trancha favorablement la question de la dictature des capitalistes sur l'art : « *François Pinault, sa collection, sa maison de vente et bientôt sa fondation risquent de bouleverser totalement le paysage artistique.* [...] *Il s'agit sans doute d'une évolution inéluctable. Elle sera positive si elle permet à des œuvres de qualité d'être mieux connues d'un public plus vaste.* » Mais, dans les deux pages de publireportage à la gloire du musée Pinault, ce passage est sans doute le plus savoureux : « *Acheter des entreprises en difficulté, les remettre d'aplomb pour les revaloriser, François Pinault sait faire.* » Pour un prédateur notoire, dont une journaliste du *Monde* a détaillé les méfaits – ailleurs que dans son journal... –, le compliment est presque cocasse [3].

Pour conclure, *PLPL* offre cette information qui servira de jeu à ses lecteurs instituteurs souhaitant disposer d'une illustration pédagogique de la transformation du *Monde* en journal des *raiders* et des exploiteurs. Chaque année, le *QVM* publie un hors-série titré « Bilan du monde », analysant la situation économique et sociale. L'édition 2001, sortie en janvier 2001, se distingue un peu des précédentes. Trouvez en quoi.

Titre de l'édition 1999 : « L'analyse des 174 pays et des 26 régions françaises. »

Titre de l'édition 2000 : « L'analyse des 174 pays et des 26 régions françaises. »

Titre de l'édition 2001 : « L'analyse des 174 pays. Le classement des entreprises les plus performantes des 26 régions françaises. »

1. *Commentaire*, Jean-Marie Colombani, « La ligne du *Monde* », hiver 2000-2001, n° 92, p. 730. [Ndlr : ce charabia est reproduit tel qu'il a été publié. *PLPL* a juste corrigé les fautes d'orthographe du directeur du *QVM*.]

2. Jean-Marie Messier, *J6m.com*, Hachette Littératures, 2000, p. 123.

3. Caroline Monnot (avec Pierre Gay), *François Pinault milliardaire*, Balland, 1999. Le livre fut publié après avoir essuyé les refus de plusieurs éditeurs, inquiets de mécontenter le patron de la Fnac, le propriétaire du *Point* et... l'actionnaire du *Monde*.

JEAN DANIEL LANCE UN NOUVEAU JOURNAL COMIQUE !

Le naufrage de *Charlie Hebdo* libère un espace pour un nouveau journal satirique. Mais, *PLPL* le révèle, cet espace vient d'être occupé par *Le Monde des débats* et par son nouveau directeur, Jean Daniel.

Le Monde des débats ***inaugure une nouvelle formule dirigée par Jean Daniel. Dans son éditorial « Quel monde, quels débats ? » (01.2001), la ganache rocardienne cherche à donner un sens à la logorrhée intellectuelle dont il oriente désormais le jet.***

« Donc, Jacques Julliard et moi-même rejoignons aujourd'hui l'équipe qui, sous la direction de Michel Wieviorka, aura publié une vingtaine de numéros, dont pratiquement tous traduisaient nos préoccupations. [...]

Et, pour inaugurer cette direction à laquelle on a bien voulu ***me convier***, comme pour célébrer le nouveau siècle, ***mes nouveaux amis*** et nos lecteurs me permettront de leur proposer une sorte de "*ce que je crois*" subjectif, partiel, résultat de l'enseignement d'un bien long parcours : quelques variations en somme sur les trois mots de notre nouveau titre, le monde, le débat, *Le Nouvel Observateur*.

Le monde est le lieu d'un débat, lequel est à son tour devenu un monde. Ce n'est pas pour rien que, succédant aux grandes revues idéologiques de jadis, ***une prestigieuse publication porte ce nom, Le Débat***. Ce n'est pas pour rien non plus qu'un grand quotidien conservateur, *Le Figaro*, décide d'annoncer à la "une", et de manière spectaculaire, une série de grands entretiens sur ***la possibilité en France de débattre***. Ce n'est pas pour rien, enfin, que tous les journaux et périodiques, "culturels" ou pas, optent dans la présentation de leur publication pour un net primat des "tribunes" sur les éditoriaux. Nous étions dans l'ère des certitudes et des injonctions. Nous sommes dans celle de la complexité et du questionnement. [...]

Nous avons à ***prendre tous les risques*** de l'imaginaire pour affronter le complexe et le contradictoire. [...]

Un intellectuel est celui qui, avant tout, cherche dans ***la discrétion et le silence*** la vérité des faits et l'opportunité de leur interprétation. [...]

Oui, mille fois oui au RMI. Mais comment espérer d'un ancien salarié qu'il fera tout pour retrouver sa dignité sociale, s'il gagne plus à ne rien faire qu'à chercher un travail ***mal rémunéré*** ? [...]

Sur les États-Unis et sur le capitalisme, je suis autant heurté par le simplisme vindicatif des procès d'un Revel que par l'archaïsme des réquisitoires d'un Bourdieu. Je ne vois que trop bien ***la place qu'ils laissent et qu'il nous faut prendre***. Ce n'est pas parce que l'on a renoncé à changer le monde qu'il ne faut pas essayer de le comprendre. [...]

Qu'il me soit permis maintenant d'énoncer les principes qui, selon moi, séparent les journalistes intellectuels de tous les autres [...] : accompagner le lecteur dans une recherche de la vérité et non le sommer de prendre parti ; essayer d'analyser les situations avant de condamner les hommes : ne pas considérer que tout est politique et donc moral ; s'installer enfin dans la complexité pour l'épouser avant de la réduire parce que le fait, le réel, l'événement est par nature ***complexe***. Relater plutôt que sermonner et complexer l'éthique de conviction par l'éthique de responsabilité : voilà quels sont nos commandements, notre catéchisme, pour le journalisme, qu'il soit culturel, intellectuel ou politique. Vaste ambition. D'abord vaste débat ! »

« Convié » ?!
Jean Daniel, dont la prose turgescente effare les lecteurs depuis près d'un demi-siècle, a **acheté** son invitation. Pas cher : *Le Monde des débats* gisait au fond des mers intellectuelles (une jounaliste du *Monde des Livres* l'avait d'ailleurs baptisé le Koursk). *Le Nouvel Observateur* a néanmoins offert deux bouteilles d'oxygène financière : l'hebdo dirigé par Joffrin-Mouchard et par Daniel possèdera 48,99 % des parts du Koursk, le reste étant réparti entre plusieurs actionnaires individuels et *Le Monde*, qui en possèdera 16,33 %. *PLPL* transmet d'avance ses condoléances aux familles des infortunés sous-mariniers du Koursk.

Jean Daniel a d'autres amis que Julliard-le-Postillonneur et Wieviorka-le-Très-Médiocre : BHL et Arielle par exemple. Daniel raconte : « *Arielle Dombasle hier soir, sur la terrasse du Ryad (incroyablement luxueux) de BHL à Marrakech, faisait observer à son mari et à Jean-Paul Enthoven qu'il leur avait fallu attendre le Maroc pour se rendre compte qu'il y avait des oiseaux.* » Jean Daniel poursuit : « *On a compris que j'aimais beaucoup BHL.* » (*Soleil d'hiver*, Grasset, 2000). Il raconte également la remise, le 21 avril 2000, de la rosette d'officier de Légion d'honneur à Julliard, « *dans le parc de Bourg-la-Reine* ». Cette remise fut précédée par un discours de Pierre Nora, directeur de la revue *Le Débat*, mais surtout célèbre pour avoir essayé de censurer la traduction en France d'un ouvrage de l'historien marxiste Éric Hobsbawm. Dans son livre (involontairement) comique, *L'Année des fantômes. Journal 1997*, Jacques Julliard évoque également ses amis : « *Jean Daniel m'annonce au téléphone que je viens d'être choisi pour le prix Mumm. Ce prix récompense chaque année trois ou quatre journalistes. Je lui dis le plaisir qu'il me fait, lui et les autres membres du jury. Dans mon cas, l'idée initiale vient de Françoise Giroud, et cela me remplit de joie... Je suis heureux de trouver dans ce jury, aux côtés de Françoise et de Jean, des amis comme Christine Ockrent, Claude Imbert, Serge July et beaucoup d'autres.* » (Grasset, 1998, p. 52-53)

D'autant plus prestigieuse qu'elle a publié douze textes (!) de Jacques Julliard et de Jean Daniel depuis 1981.

Les « débats » préférés de Jean Daniel et de Jacques Julliard opposent des frères siamois. Dans un entretien accordé au *Figaro Magazine* (10.10.1998), Jean-François Revel confie ainsi, apparemment tout étonné : « *L'évolution de la pensée* [vers la droite] *qui résulte d'une simple observation du monde contemporain, n'est plus spécifiquement de droite : j'ai eu, dernièrement, entre les mains* La Faute aux élites *de Jacques Julliard, homme réputé de gauche ; or, il n'est pas dans ce livre une phrase à laquelle je ne puisse souscrire.* »

Le seul risque pris par Jean Daniel, Michel Wieviorka et Jacques Julliard pour « *affronter le complexe et le contradictoire* » consiste à ne pas lire les livres dont ils font la promotion. Par exemple, dans une émission de France culture, « L'esprit public », diffusée en mai 1999, Jacques Julliard présente ses recommandations de la semaine : « *Je vais faire quelque chose que je ne devrais pas faire : je vais recommander un livre que je n'ai pas lu puisqu'il m'est arrivé hier. Mais comme il fait 1 000 pages, si j'attendais d'avoir tout lu pour le recommander, il ne serait plus en librairie.* »

Discrétion et silence : Daniel et Julliard ne peuvent s'empêcher de gloser à la télé et de fréquenter des politiciens caqueteurs qui les flattent. Julliard raconte : « *Le soir* [2 mai 1997], *dîner chez François Bayrou. En nous accueillant sur la porte de sa maison de village, à l'ombre de l'église* [sic], *il nous apprend l'agression, heureusement sans gravité, dont vient d'être victime Philippe Douste-Blazy* » (p. 150). Plus loin, « *François Bayrou m'a invité* [le 18 novembre 1997], *dans les locaux superbement rénovés de Force démocrate, à parler de mon livre. Accueil chaleureux* » (p. 347-348). Puis ce sera : « *Jacques Chirac m'a invité* [le 10 novembre 1997] *pour parler de mon livre qu'il a lu avec attention. Il me dit être d'accord sur la quasi totalité de l'essai, notamment sur les dérives populistes chez les intellectuels comme dans la population* » (p. 338). Mais, dans un éditorial du *Nouvel Observateur* (15.04.1999), Jacques Julliard précise : « *Je resterai malgré eux fidèle à Jaurès. Et aussi à Varlin, de la Commune de Paris.* » Sans oublier sa fidélité à Claude Imbert, avec qui il « débat » (quand il ne somnole pas) chaque semaine sur LCI, juste avant l'émission de télé-achat d'Edwy Plenel. Le « débat » terminé, Julliard et Imbert auraient coutume d'ingérer un demi-jarret de porc sauce caramel à la Coupole.

L'idée que le travail pourrait être bien rémunéré ne vient même pas à l'esprit de Jean Daniel.

La place qui sied à Jean Daniel, 81 ans, est celle d'un fat. Quand il ne s'assimile pas à Camus (« *Je n'ai cessé de me projeter, de m'identifier – de m'exprimer – à travers lui. On peut m'y retrouver presque partout* », *Soleil d'hiver*, p. 293), il se compare à Montaigne et à Rembrandt : « *Ce n'est pas moi qui reprocherai à un auteur son "égocentrisme". Est-ce d'ailleurs une inclination si condamnable dans le pays de Montaigne, de Rousseau, de Chateaubriand et de Gide ? Reprocher aux mémorialistes et aux diaristes de parler d'eux-mêmes, n'est-ce pas comme si les visiteurs de la grande exposition des autoportraits de Rembrandt, au printemps dernier à Londres, s'étaient indignés de voir Rembrandt se soucier autant de ses propres traits ?* » (*Le Nouvel Observateur*, 26 août 1999.)

Dès son premier éditorial, *PLPL* a expliqué : « Certains croient que les choses sont simples / Ils ont tort / Les choses sont encore plus simples / Les médias mentent... »

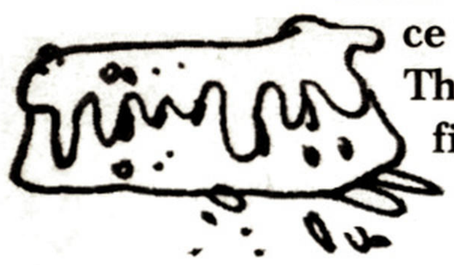
PLPL vous offre un petit cours d'histoire contemporaine

Sept manières de se comporter avec un patron de multinationale

1) Discuter courtoisement avec lui, comme Daniel Schneidermann, Philippe Val et Karl Zéro lors de leurs entretiens respectifs avec Jean-Marie Messier diffusés dans *Arrêt sur images* (10/12/2000), *Charlie Hebdo* (8 et 15/12/2000) et *Le Vrai Journal* (novembre 2000).

2) Se foutre ouvertement de sa gueule : choix de Michael Moore avec les patrons de General Motors, de Nike et de Procter & Gamble filmé dans *Roger & me* et *The Big One.*

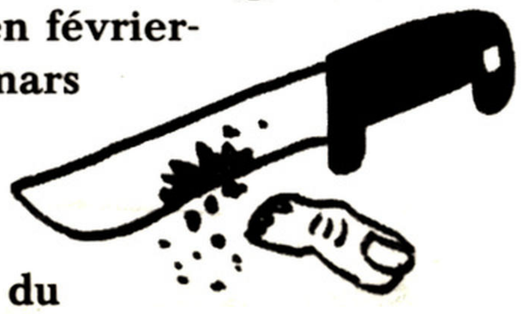
3) L'entarter : entreprise menée à bien par un commando pâtissier à Bruxelles le 4 février 1998 à l'encontre de Bill Gates, patron de Microsoft. (Ou bien l'enduire de plumes et de goudron, ce qui aurait pu arriver à Thierry Desmarets, PDG de la firme Total, responsable de la marée noire de l'Erika.)



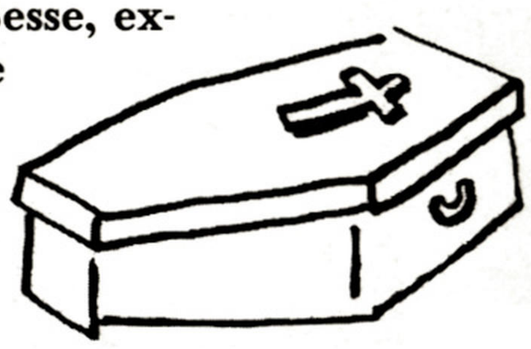
4) L'insulter, lui cracher à la figure et le gifler : option retenue par un groupe de jeunes le 14 novembre 2000 dans une librairie de Genève où le PDG de Vivendi signait son ouvrage [...].

5) Filmer son enlèvement : solution retenue par Jan Bucquoy dans son film *La Vie sexuelle des Belges III*, où était également représentée la mise à mort de Louis Schweitzer, PGD de Renault lors de la liquidation de l'usine de Vilvoorde.

6) Le séquestrer et lui sectionner un doigt : actions entreprises en février-mars 1978 par des ravisseurs à l'encontre du baron Empain.



7) L'exécuter : méthode employée le 17 novembre 1986 à Paris par le groupe Action directe sur la personne de George Besse, ex-patron de Péchiney et de Renault.



Une épopée sardonique

PLPL triomphe. Son existence est assurée, le malheur de ses adversaires commence. *PLPL* vient de libérer un territoire intellectuel, la Sardonie.

Pour bouter l'ennemi hors de Sardonie, *PLPL* a pulvérisé la coalition du télé-achat emmenée par son roi Edwy, ivre de sang et d'orgueil, démasqué Mouchard, fracassé l'escouade du *NEM*, détruit les lignes de communication de Raminagrobis et de ses alliés industriels, les sbires fourbes de Mamamouchi. Le Nabot malfaisant et les faux impertinents détalent sous les rires sardoniques du peuple.

Le nom de *PLPL* fait peur à la presse, qui feint de l'ignorer. La Sardonie est donc soumise à un blocus. Le peuple sardon s'en réjouit. Les éloges de ses ennemis seraient des crachats. C'est sous le manteau, le teint blême et la voix basse que les journalistes exploités par leurs chefs dévorent *PLPL* et se transmettent de service en service des photocopies toujours plus pâles. Abonnez-vous, camarades ! La vengeance de Mouchard, du Roi du télé-achat (RTA) ou du Kim-Il-Sung de la rue de Turbigo ne peut plus arrêter la traînée de poudre sardonique. C'est le moment de faire le bilan et de préparer, scientifiquement, les conquêtes à venir.

PLPL est né à Millau, il y a six mois. D'abord ce fut un flot, puis la marée. Nous sommes aujourd'hui des milliers. Les caisses de *PLPL* lui assurent plus d'un an d'existence et de combats.

Nous allons de l'avant. Est proclamé Sardon celui qui s'abonne à *PLPL* et s'emploie à le diffuser. Un abonnement à *PLPL* correspond à 10 numéros du journal. Ils seront publiés tous les deux mois. Aucun ne sera offert : la Sardonie exige des sacrifices.

Chaque lecteur doit s'abonner, faire connaître son journal et abonner ceux qu'il juge dignes de nous rejoindre. Diffusez *PLPL* ! Persuadez votre libraire de le prendre en dépôt ! Un abonné est d'abord un militant de l'Internationale sardonique. Plus nous serons nombreux, plus vite nous accomplirons nos objectifs : purger le monde des médias qui mentent, des patrons qui plastronnent et de la gauche qui se vend. Bénévole, l'équipe de rédaction de *PLPL* est chaque jour plus forte. Sa détermination est granitique. Bientôt le crépuscule des idiots sera universel.

Vive la Sardonie libre !